Gaston CALMETTE Directeur-Gérant

. et fer-

LTUNG.

rdre le virons.

SE

BUISSE garage.

propre.

rarlout

Casi-

rande

นาการเกา

ENT

nglet.)

LOIS

, d. pl.

rcean

RD.

uot.

-

azare.

eurs

etle atis

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION Paris, 26, rue Drouot (9.), Paris

HERE CHAIR

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

ABONNEMENT SPÉCIAL su Supplément littéraire avec le numéro ordi-

naire du samedi France..... 10 fr

Union postale..... 12 fra

Ce Supplément ne doit pas être vendu à part, Il est délivré, sans augmentation de prix, à tout acheteur du FIGARO du Samedi et envoyé gra tuitement à tous nos abonnés.

Sommaire

XVIIIº siècle

de Michelet : les

ALBERT GUINON Remarques ROBERT BRUSSEL Borodine

PÉLADAN Mistral GILBERT AUGUSTIN-THIERRY La prison du Temple RAOUL VÈZE..... L'affaire Lemoine au

GÉNÉRAL BARON DE MYRTIL AIREL.... Mai

André Beaunier..... A travers les Revues HENRY D. DAVRAY George Meredith G. LABADIE-LAGRAVE. Une statistique des

CLAUDE SAINT-ANDRÉ.. Mme du Barry

Page Musicale

GEORGES ENESCO « Languir me fais... Chanson de Clément Marot

Les Correspondants

Les frères Goncourt

nurent qu'assez tard. Le Journal des et dont je dois la communication à volumes, de si violentes protestations | chelet: et des jugements si durs, mais qui, par la sincérité photographique de portraits et de conversations « suant l'authenticité », fournit des documents d'une valeur inestimable pour l'histoire intellecvivante précision sur leurs brèves relations avec Michelet. L'occasion en fut une phrase aimable écrite par l'historien dans la préface de son volume sur la Régence, en pensant aux études des Gon-Régence de celle de Louis XVI. » Bien que Michelet critiquat ce rapprochement, les deux frères furent sensibles aux épithètes élogieuses et écrivirent dans leur Journal, le 6 octobre 1863 : « On a vu comme Michelet vient de nous traiter dans la préface de sa Régence. » Le 23 novembre, ils vont rendre visite à Michelet pour le remercier. Ceux qui ont connu le petit salon de la rue d'Assas, où tous les jours, de 4 à 7, Michelet, dans sa tenue, d'une correction méticuleuse et un peu surannée, la redingote noire serrée à la taille et le pantalon à carreaux noirs et blancs bien tiré sur ses souliers vernis, accueillait les visiteurs avec une urbanité d'ancien régime et enfantait, au hasard de la conversation, des aperçus historiques toujours nouveaux et inattendus, éblouissants de pittoresque, de poésie et d'esprit, et où Mme Michelet, par déférence pour le maître, inspirait une réserve silencieuse à sa pétulante nature, revoient cet intérieur, évoqué avec une exactitude saisissante par la plume des Goncourt:

« Le jour est tombé. Une lampe, à l'abat-jour baissé, laisse vaguementapercevoir un mobilier où l'acajou se mêle à des objets d'art, à des glaces sculptées et qui, enseveli dans la pénombre, a l'apparence du mobilier d'un bourgeois | d'une enfant. habitué des commissaires-priseurs. La femme de l'historien, une femme au visage à la fois sérieux et jeune, se tient sur une chaise, à côté du bureau où est placée la lampe, le dos à la fenêtre, dans la pose un peu rigide d'une teneuse de livres dans une librairie protestante. Michelet est assis au milieu d'un canapé la pose un peu rigide d'une teneuse de si doux. Une petite âme qui serait racontée par un cœur déjà grand, voilà pour nous ces pages. Elles ont le charme, la grâce, la soufmoyenne de charme des femmes. de velours vert, calé par des coussins en

Les Goncourt notent alors, avec une amitié singulière, quelques-uns des traits les plus saillants de la conversation de Michelet, ses souvenirs d'Angleterre, où il voyait des troupeaux de moutons pais- dans ce bercement de vertige, à l'enivrement sant dans des prairies soignées comme | de la chanvrière! Quel culte de silence pieux des gazons de parc, bordées de trottoirs et éclairées au gaz, ses observations sur | Et quel doux murmure de sentiments sourds l'insignifiance des figures de nos contemporains, qui sont des types d'une collectivité plus que d'une individualité, sur la difficulté de saisir l'importance des gran- lier et la mort! Tout ce drame grave et vides choses de notre temps, sur Louis XV, sur les transformations du mobilier du seizième siècle à nos jours, enfin sur le role de la femme de chambre au dixhuitième siècle, dont il les invite à écrire l'histoire.

安华安

Michelet ne leur a pas dit que cette histoire, il avait tenté de l'écrire sous une forme romanesque. Pendant trois être très étroites, jusqu'à la guerre. On ans, il avait réuni les matériaux d'un ro- échangeait des livres, des visites. Les man intitulé Sylvine, où il essayait de Goncourt allèrent aux soirées de Michedécrire toute la vie privée du dix-huitième let qui, d'ailleurs, vivait de moins en siècle: mobilier, costumes, œuvres d'art moins à Paris, passant les hivers dans et mœurs domestiques. L'héroïne du ro- le Midi, les étés à la mer ou à la monman était une semme de chambre, élevée tagne. On trouvera dans le Journal des rager. depuis l'enfance par une grande dame, Goncourt des notes intéressantes sur qui se laisse peu à peu entraîner à une | Michelet en 1867, 1868, 1869. Michelet, intimité équivoque où la soumission, lui, ne parle plus d'eux après 1864. moitié siliale moitié amoureuse d'une sille | Quelques années plus tard, une note |

ascendant. Michelet eut le bon sens d'é- de son prestige pour les Goncourt. couter les conseils de sa femme et de renoncer à traiter un sujet où son imagination l'aurait fatalement entraîné dans GABRIEL MONOD...... Les correspondants | des sentiers scabreux; mais il n'y renonça pas sans regret, et on le voit trafrères de Goncourt | cer à grands traits aux Goncourt tout le plan d'une histoire des femmes de cham-

et « le Prince Igor » la lumière de la lampe qu'il portait con- où irait le siècle quand il aurait détruit tre lui nous est apparu, une seconde, ce | tous les dieux, toutes les religions. prodigieux historien de rêve, ce grand somnambule du passé, cet original cau- des Goncourt et de Michelet mérite de MARBOT..... La mort de Masséna seur, et nous avons vu, croisant sa re- n'ètre pas oublié par l'histoire littéraire dingote sur son ventre dans un geste du dix-neuvième siècle.

> criquet avec l'air d'un petit rentier rageur, la joue balayée de longs cheveux Vision d'une incroyable justesse que hôtels de la Suisse l'appareil cérébral des Goncourt, sincère Lectures étrangères et irrespectueux comme l'objectif d'un photographe pouvait seul oser inscrire.

étroit et souriant avec de grandes dents

de mort et deux yeux clairs, un vieillard

à Louveciennes Quelques mois après, le 12 mars 1864 Le livre du jour (ou plutôt le 13, si j'en crois le journal de Michelet), les Goncourt retournent rue d'Assas.

« On resterait des heures, disent-ils, à l'entendre battre et remuer des idées, souvent paradoxales, mais qui ne sont jamais des idées courantes et prosti-

Michelet est alors tout absorbé par la | Chapeaux empanachés sur des visages peints; et il parle avec attendrissement des livres de l'Inde, « dont il sort comme ébloui de soleil », de la douceur infinie Dix centimes! deux sous! Entrez, cen'est pas cher! nature entière.

En novembre, Michelet envoyait aux Goncourt sa Bible, qui venait de paraître, et il recevait d'eux, le 13, la lettre J. Michelet et les Goncourt ne se con- suivante, restée inédite jusqu'à ce jour, Goncourt, ce reportage génial qui a l'obligeance de M. Noël Charavay et de Rien n'est plus printanier, en Mai, que l'avenue suscité, lors de l'apparition des premiers | M. Marc Mialaret, neveu de Mme Mi-

Monsieur,

Nous voulons vous remercier, avant de vous voir, du livre que vous avez eu la bonté de nous envoyer, et du bonheur qu'il nous a tuelle de la seconde moitié du dix-neu- donné ces jours-ci. Il ressemble à la Bible vième siècle, nous renseigne avec une | indienne dont vous parlez; il a le dessin du cachemire et les ampleurs de la tente. Il est charmant et vaste. Vous aviez, nous le savions déjà, pour accoucher le mystère des religions, des mains de femme et des paroles de fée. Vous rendez une âme aux Hermès. Vous cueillez le sens des cultes dans le cœur court sur la société du dix-huitième des peuples et des races. Et puis, vous avez siècle: « D'éminents écrivains, savants, | des phrases de lumière, des pages de soleil, ingénieux, je parle de MM. de Goncourt, des épithètes qu'on respire, des idées qui ont souvent rapproché l'époque de la frémissent sur la tige des mots. On ne dirait pas que vos livres sont imprimés, tant ils semblent vous parler tout près de vous et comme à l'oreille de la pensée. Permettez-nous de vous féliciter et de vous

> serrer la main. E. ET J. DE GONCOURT.

Le 23 novembre, Michelet allait remercier les Goncourt de leur lettre. Il ne les trouvait pas. Il note dans son journal: « Chez les Goncourt : tout Louis XV, et la servante aussi est de l'autre siècle (grasse et gaie. Est-elle aux deux?) »

Le génie d'écrivain de Michelet semble avoir à ce moment exercé sur les Goncourt une séduction dominatrice. Ils écrivent le 11 avril 1866 :

Michelet! Le génie qui, dans ce momentci, déteint sur tout et sur tous. Il y a de la Mer de Michelet dans les Travailleurs d'Hugo. Aujourd'hui j'ouvre le livre de Renan. C'est du Michelet fénelonisé. Michelet s'est emparé de la pensée contemporaine.

Comme ils avaient trouvé des expressions d'une majesté orientale et d'une exaltation mystique pour rendre hommage à la Bible de l'Humanité, ils surent, bientôt après, trouver des accents de tendresse féminine, pour remercier Mme Michelet de ses charmants Mémoires

16 décembre 1866. Madame,

Nous trouvons, en arrivant à Paris, votre charmant souvenir, votre livre, pareil à un nid, chaud et tendre, et plein de petits cris france d'une fleur qui commencerait à s'ou vrir. Comme vous avez rendu ces balancements vagues, ces malaises d'ange de la petite fille qui voudrait s'envoler : « Je veux m'en aller, Jean! » La mort de la poupée ressemble à la mort d'une personne. Quelle délicieuse délicatesse maladive de sensation, et agenouillé, autour de cette figure de père! et soupirants, quelle aimante confession à voix basse des premières années de la femme, que ces Mémoires d'une enfant jusqu'à cette fin : l'annonce du départ du haut de l'escavant dans une mémoire enfantine.

Avant d'aller vous, remercier de vive voix et de présenter nos affectueux hommages à M. Michelet, nous avons voulu vous envoyer notre première impression toute vive, pour vous dire avec quel plaisir nous vous avons lu et combien nous sommes, madame,

Vos très reconnaissants, E. ET J. DE GONCOURT.

Les relations durèrent, amicales sans

prendre sur sa maîtresse un dangereux | le génie de Michelet a perdu une partie | suffisamment déguisés pour qu'aux malo- | est sans grâce, elles sont charmantes par | ries devantle samowar. C'est assis autour

En lisant cette Nuit de Michelet, j'ai l'impression d'une littérature opiacée, capiteuse et trouble, surexcitante et énervante.

Après une période où ils ont subi son charme comme tant d'autres, ils reviennent aux sentiments de mésiance et d'inquiétude qu'ils exprimaient le 2 juillet « Michelet a remué comme cela de 1850, après avoir lu Richelieu et la hautes idées pendant une demi-heure. Fronde, où ils trouvaient « le scalpel et » Nous nous sommes levés. Il nous a le spéculum du médecin » au lieu du reconduits jusqu'à sa porte. Alors, dans | « stylet de la Muse ». Ils se demandaient

Ce fugitif épisode de l'amitié littéraire

Gabriel Monod,

Quartiers divers... et d'été

MONTMARTRE

Manèges de cochons, de vaches, de lapins: Dzim! boum! c'est la fête à Montmartre! et la

Et les « Pi-houït! » et les « Pop-Hop! » les « Dia- | culiers. [hue! " Grelots, trompes, sifflets, tramways, autos, sapins. C'est la nuit! mais trop claire! où se tohu-bohue Tout un magma de gens: voyous, grands-ducs,

composition de sa Bible de l'Humanité, Un pompier qu'on acclame, et deux sergots qu'on

Sur les tréteaux, Marseille et ses gros tas de chair. du Râmayana envers les animaux et la Les dompteurs de Pezon font siffler leurs crava-

> Tandis que tourne éperdument, dans le ciel bis, Au-dessus des cochons, des lapins et des vaches, Le Moulin-Rouge avec ses ailes de rubis!

MONTROUGE

D'Orléans! Le duvet de ses arbres est frais Plus qu'ailleurs, d'un vert fin qu'on dirait fait Pour racheter tant de tristesse continue. [exprès Car voici le grand cimetière et ses cyprès,

La Santé, sombre geôle à la muraille nue, Les Enfants-Assistés, — la misère ingenue! — Et la porte des Catacombes, là, tout près.

L'hospice, la prison et les deux nécropoles, Quand la feuillaison neuve arrondit ses coupole Quittent leur aspect noir d'angoisse et de trépas. Lelion de Belfort, comme un gros chat de bronze, Semblant prêt à bondir, - mais il ne bouge pas !-Sans en parler, toujours pense à soixante-et-onze...

Louis Marsolleau.

Remarques

Ouand on passe par l'étranger, on évite ses compatriotes; quand on y séjourne, on les recherche.

Quelques auteurs dramatiques disent du mal de Dumas fils comme on médit d'un créancier auquel on doit trop.

Les Italiens sont souvent féminins, et les Italiennes sont souvent viriles.

Venise vous saisit; Florence vous conquiert; Rome vous pénètre.

c'est qu'on a tout à fait tort — ou tout à fait raison.

Un bon commerçant au détail est pres-

que toujours un bon psychologue.

Les pièces de théâtre réussissent quel- sa peau. quefois par leurs scènes accessoires; mais quand elles restent, c'est par leurs scènes principales.

En entendant certains auteurs dramatiques parler de leur art, on croirait entendre une femme galante.

Ce qui est exquis — et unique — en France, c'est ce qu'on pourrait appeler la

Reposant exclusivement sur le choix, l'amitié est, de tous les sentiments, celui

qui fait la plus grande part à l'égoïsme. Il y a toute une catégorie de spectateurs auxquels le véritable auteur dramatique ne demande pas leur suffrage, mais seule-

L'argent n'est jamais dépensé inutilement, puisqu'il va toujours entre les mains de quelqu'un.

ment leur présence.

Sur certaines questions essentielles, le plus grand cerveau doit tenir à honneur de sentir comme le petit épicier.

Au théâtre, lorsqu'il faut absolument choisir entre l'invraisemblance matérielle et l'invraisemblance morale, l'art supérieur choisit toujours la première.

Quand certaines femmes vous parlent de leur mari, on sent que ce n'est pas une | qu'il passe pour de la modestie. façon de se mettre en garde, mais tout simplement une manière de vous encou-

L'auteur dramatique a le droit - et même le beau devoir — d'exposer, tout | Toute mise va bien aux Parisiennes. palpitant, son cœur d'homme. Mais les Quand la mode est gracieuse, elles sont fûtée et tendre en même temps, lui fait | du 13 fêvrier 1876 semble indiquer que | personnages de son œuvre doivent être | charmantes par harmonie; quand la mode | en tête de la correspondance.

trus tentés de cligner de l'œil en lui posant des questions il puisse répondre de très haut : « Je ne vous comprends pas! »

Pour éviter d'être mésiant, il faut savoir être secret.

Souvent une œuvre d'art ne heurte les gens ou les idées que pour mieux rebondir : ce qu'elle a heurté ne lui fait pas obstacle, mais tremplin.

Seule, l'intelligence doit être payée cher, parce qu'elle est seule du monde à

N'être jamais content de soi est le comble de l'orgueil, puisqu'en somme c'est se mettre trop haut.

Quelquefois l'affection que nous avons pour un ami s'épuise à essayer d'aimer aussi ceux qu'il aime.

c'est qu'elle est, à la fois, très rigoureuse [cohue | sur le dogme et très flexible aux cas parti-

> Le but du vrai artiste étant bien plus de plaire que de s'enrichir, les gens qui marlaids des avares.

> passion, ils donnent toute l'intensité en une fois.

Le théâtre ne corrige pas les mœurs: il aime mieux les refléter.

Les promesses formelles sont celles auxquelles on manque le plus facilement. L'énergie avec laquelle on les formule vous semble déjà une façon de les tenir.

Le plus sûr moyen de ne pas se brouiller avec les gens, c'est de les aimer sans

mûr, de ses victoires.

Quelle poignante expression que l'expression « gagner sa vie! »

En art, la copie servile de la réalité est la plus pauvre des maladresses. Rien n'est plus scrupuleusement exact que la photographie instantanée d'un cheval lancé au galop; or il semble, à la fois, immobile et estropié.

Il y a des gens qui rendent l'amitié aussi orageuse que l'amour, sans la beauté de la passion.

On trouve beaucoup de femmes qui sont franches; on n'en trouve guère qui soient précises.

En art dramatique, les mots scène longue, scène courte, sont des mots vides de sens. Une scène décrit sa trajectoire ou ne la décrit pas, voilà tout.

Quand on a tout le monde contre soi, n'est que la forme aigrie du renoncement. sique russe de quelques-uns de ses chefs-

La classe populaire, quand elle cesse de lutter pour des idées et ne revendique plus que du bien-être, est incapable de

Au lieu d'en être sottement flatté, qu'il n'a pas eue. Il lui semble que cela | première entrevue : fait tort à toutes celles qu'il a eues réelle-

Quand une femme dit d'un homme: «C'est lui le seul qui m'aime », on peut sième fois Moussorgsky. Tous deux se Il jouait du piano, il improvisait des être à peu près sûr que c'est celui-là qu'elle n'aime pas.

n'est qu'une sorte de paresse du cœur.

En amour, l'avenir est toujours atroce.

La plus irréductible de toutes les haines | phrase. est la haine par différence.

tent très indifférents à leur opinion qu'ils | rable sur Borodine, car avant notre rensont enclins à nous être favorables. C'est, contre il se considérait comme un diletpour eux, le seul moyen de s'assurer notre | tante; c'est moi qui l'ai persuadé de se attention.

nous avons passé un certain âge, aime surtout en nous notre passé d'amour.

L'habileté la plus redoutable est l'habileté austère.

Habituons les enfants à faire le bien

sans réfléchir. C'est plus sûr.

contraste.

Chaque amour nouveau, c'est comme un voyage à l'étranger.

Albert Guinon.

(1834 - 1887)

Il n'est peut-être pas dans l'histoire de la musique russe contemporaine de ne pouvoir être remplacée par une ma- physionomie plus attirante que celle plus brillante, de plus douce, de plus modeste. Deux quatuors, deux Symphonies, l'Esquisse sur les Steppes de l'Asie Centrale, un chef-d'œuvre, quelques mélodies adorables, un drame qu'il laissa inachevé, le Prince Igor, suffirent à établir sa juste gloire. Pour défendre sa mémoire, il n'eut ni l'autorité didactique d'un Balakirew, ni la production nombreuse d'un Rimsky-Korsakow, ni le génie flamboyant d'un Moussorgsky; mais La supériorité de la religion catholique, son souvenir reste attaché à une œuvre toujours empreinte de la plus rare poésie, et à une vie qui fut parfaitement harmonieuse.

Ce qui frappe dès l'abord en Borodine, c'est son dilettantisme; comme tous ceux de la « Koutchka» (1) il se pique de chandent l'éloge au talent sont les plus | n'être point un professionnel : Rimsky Moussorgsky, lieutenant; Borodine, lui, mencé dans la nuit du 20 au 21 avril 1869, Les Italiens ne donnent la nuance que dans les choses de pure finesse. Dans la lègues abandonnent plus ou moins leur ancien métier il demeure à la fois fidèle des chants finneis. Mais, tandis que ses collègues abandonnent plus ou moins leur tous les livres qui concernent son sujet, étudie les chants finneis. est chimiste. Mais, tandis que ses col- Dès ce jour le musicien s'entoure de ancien métier, il demeure à la fois fidèle | étudie les chants finnois, se pénètre des à la science et à l'art.

l'autre matière.

- Monsieur Borodine, occupez-vous moins de musique! Je fonde sur vous les plus grandes espérances; vous ètes appelé à me remplacer et voilà que vous ne songez qu'à la composition!

Il n'est pas en meilleure posture devant ses confrères en musique; et cela. il l'avoue ingénument. Il dit à Liszt, qui Avec les femmes, dans la jeunesse, on vieux maître répond aimablement : et lui sont devenus vieux; moi aussi je est contrit de ses défaites, et, dans l'âge | « Mais dimanche est toujours un jour de | rêve de réaliser un désir lointain : com-

Etait-ce coquetterie d'artiste très doué? Jamais il ne sacrifia la science à la musique. Il disart: « Je compose quand je nouvelles pierres qui serviront à la cons- le visage voilé du tcharda transparent. truction de mon nouvel opéra : c'est le

Prince Igor (3) ». Chez certains, le métier de critique de quelques belles découvertes et la mu- cusé.

de son groupe : par nature d'abord, par faire une vraie révolution. La première le « père » de toute musique nouvelle en forme du bien-être, c'est de ne pas risquer Russie. C'est en 1862, chez les Botkine, à la suite d'un voyage à l'étranger qu'il fut mis en présence de celui qui allait amie Hélène, avec laquelle il ne pouvait devenir son maître, comme il avait été | danser, lui tout petit, qu'en enlaçant ses l'homme vraiment digne de ce nom est celui de Moussorgsky et de Rimsky- jambes. C'est à elle qu'il dédia sa preagacé qu'on lui prête une bonne fortune Korsakow. Il a raconté lui-même cette mière œuvre, une polka.

Balakirew, je rencontrai pour la troi- très savant. mirent au piano et me jouèrent le final | théâtres, il dansait... de la Symphonie; je fus émerveillé de sa beauté et de la persection de l'exécution; Chez beaucoup, la fidélité en amitié et quand Moussorgsky me demanda ensuite de lui montrer quelques-unes de mes œuvres, je fus tout gêné et refusai

catégoriquement. »

l' « ami »: « Notre amitié, écrivait Balakirew à C'est surtout quand les gens nous sen- Stassow, avait une influence considé- en guise de pourboire.

Mais le « maître » devait devenir |

Une femme qui s'éprend de nous, quand | mol majeur fut son premier effort... tait pas en leçons, mais plutôt en cause-

(1) Koutchka, le groupe des cinq rénovateurs de la musique russe de la seconde moitié du dix-neuvième siècle qui voulaient ramener la musique à des traditions plus nationales; c'étaient Balakirew, Moussorgsky, Rimsky-Korsa-Le véritable orgueil est tellement rare kow, Borodine et César Cui. (2) « Sonntagsmusiker »: musicien du dimanche,

> tagsreiter »: cavalier du dimanche après-midi, pour désigner un cavalier d'occasion. (3) Les détails de cet article sont empruntés soit à la correspondance de Borodine, recueillie et publiée par W. Stassow et inédite en fran çais, soit aux souvenirs personnels que m'a communiques, à Moscou, le critique Krouglikow qui

comme on dit, en allemand: « Sonntagsnachmit-

d'une table à thé, que nous avions l'habitude d'entendre les œuvres nouvelles: les camarades nous arrêtaient à chaque phrase, à chaque note, critiquant, cher chant, ciselant; et les membres de la compagnie prenaient tous part à ce tra-

Très « occidental » dans sa jeunesse, fervent de Mendelssohn, il allait bientôt brûler les dieux qu'il avait adorés, s'éprendre de cet orientalisme qui constitue l'un des charmes les plus forts de son œuvre et devenir le partisan convaincu du « nationalisme musical russe ».

Un événement grave allait cependant se produire : l'œuvre capitale de sa vie d'Alexandre Borodine; il n'en fut pas de allait naître. Vers cette époque tous les membres de la «Koutchka» travaillaient à des ouvrages dramatiques : Cesar Cui à Ratcliff, Moussorgsky à Boris, Rimsky à la Pskovitaine; Balakirew luimême, quoique peu tenté par le théâtre, songeait à un Oiseau de feu (Jar Ptitza), qu'il n'a d'ailleurs jamais achevé. Borodine un instant se laisse tenter par la Fiancée du Tsar de Meï, que devait illustrer plus tard Rimsky-Korsakow. Maisun soir, chez la sœur de Glinka, Mme Chestakow, la conversation étant venue à tomber sur la légende du régiment d'Igor, Stassow la lui indiqua comme convenant merveilleusement à son tempérament musical. Il n'en fallut pas plus pour conquérir l'imagination rapide et enthousiaste de Borodine. Ce même soir Stassow lui rédigea un scénario. Lc est marin; César Cui, officier du génie, Prince Igor fut donc virtuellement com-

mélodies trouvées en Hongrie, chez les Chimiste et musicien, il risquait de Polovtzi, les ennemis d'Igor, fait et repasser pour un dilettante en l'une et | fait son livret sans en être jamais pleinement satisfait. Durant dix-sept années il Un jour, son maître Zinine l'apostro- transforme, détruit, récrit à nouveau phe en pleine séance de l'Académie de cette œuvre qu'il ne devait jamais entendre, ni même complètement achever. Sa 2º Symphonie, l'épisode de Mlada, le détournent un instant de son projet. auquel il pense toujours avec amour.

line: « Vous me demandez des nouvelles d'Igor. Quand i'v songe, ie ne puis me retenir d'un fou rire. Je ressemble au l'aimait beaucoup: «Je ne suis qu'un Finn de Russlan, qui dans son rêve damusicien du dimanche (2) ». A quoi le mour pour Naîne ne s'aperçoit pas qu'elle poser un opéra épique russe... »

En 1876, il écrivait à Mme Karma-

Tous locux qui ont comu Borodine n'ai rien à faire en chimie »; il en arri- l'ont aimé; il émanait de sa personne vait même à souhaiter la maladie, pour | une bonté inessable, et cette bonté était connaître ces courts et chers instants | à elle seule une manière de poésie. Sa dérobés à son labeur quotidien. Il di- vie fut harmonieuse et douce, rien ne la sait, par exemple, avec une vivacité traversa qui n'ait conservé, par sa vod'expression, que la langue russe tolère: | lonté, quelque beauté ou quelque charme. « J'aime le rhume; quand mon papier | Sa naissance même eut je ne sais quoi devient humide, je suis heureux, car de légendaire et d'exquis. Sa mère, un c'est alors du papier à musique »; il être simple, tout de grâce et de sentiécrivait aussi à Mme Karmaline, en ment, avait vingt-cinq ans lorsqu'il naavril 1875 : « Quand je suis malade au | quit. Elle était belle. Son père était un point de ne pouvoir sortir de chez moi, prince Guedeonow; un prince d'Iméritiquand ma tête est en feu, quand mes | nie, un pays fabuleux du Caucase, tout yeux larmoient, quand je cherche tou- ruisselant de fleurs somptueuses, où des tes les deux minutes mon mouchoir, cavaliers magnifiques chevauchent enc'est alors que je compose. Ainsi, j'ai core revêtus de robes bariolées, coissés été malade deux fois dans le courant de du bonnet d'astrakan pointu, armés de l'année, et par deux fois cette maladie vatagans et de kinjals damasquinés et s'est traduite par l'apparition de deux lourds de pierreries; où les femmes ont

De sa mère, il hérita la bonté; de son père, son amour des rythmes trépidants, Ces difficultés incessantes ne l'empê- la langueur caressante des mélodies, la chèrent point de parvenir au but : il fut | richesse des timbres amoureusement doublement célèbre; il dota la science accouplés et son type oriental très ac-

Enfant, il était calme, tendre, avec des manières de jeune fille; il aimait les Il devint musicien comme tous ceux chambres obscures; il employait le genre féminin pour parler de lui-même hasard ensuite. La nature l'avait doué, et jouait à la poupée; mais un jour, le hasard lui fit rencontrer Balakirew, transformation complète: il pend toutes ses poupées, les siennes, celles de sa petite cousine Marie, qui pleura.

A neuf ans, il aima d'amour sa grande

Il prenait des leçons de flûte à cin-- Balakirew voulut me faire connaître | quante kopeks d'un musicien militaire, la Symphonie de « l'absent », c'est-à-dire | des leçons de français d'un certain M. de Rimsky, qui, officier de marine, était | Beguin qui adorait le billard, des leçons alors dans l'Amérique du Nord. Chez de science de Skoruchoff, ivrogne et

> C'est tout ce qu'on sait de son enfance; entre elle et sa mort, il y a Igor, l'Orient, c'est-à-dire son père...

On le disait très beau; son profil était magnifique, sa taille moyenne, ses yeux vifs mais tempérés par l'expression Toute la délicatesse, toute la modestie d'une infinie bonté. Il parlait avec facide Borodine est incluse dans cette lité le français, était extrêmement cultivé et fréquemment spirituel.

> Cet être candide et infiniment tendre avait des bizarreries : il voyageait toujours sans malle et distribuait son linge On tenait avec lui des dialogues de

cette sorte:

- Venez donc dîner demain chez moi. consacrer à la composition d'une façon | — A quelle heure? — Mais vous savez plus sérieuse. La Symphonie en mi bé- bien, toujours à la même heure, de midi à neuf heures. Lui disait-on « aujour-« Pour Borodine le travail ne consis- d'hui je ne puis venir », il répondait : « cher ami, ne faites jamais aujourd'hui ce que vous pouvez faire demain ».

C'était un grand travailleur indolent. Une de ses bizarreries touchait au sublime : il était pitoyable à tous. Le vaste appartement qu'il occupait étant professeur à l'Académie, ressemblait à un pensionnat. Il y abritait les étudiants, les étudiantes pauvres qui venaient implorer son secours. Certains se mariaient chez lui. Son successeur, M. Dianine, a fait de cette manière la rencontre de sa

Un jour Krouglikow, de passage à Péfut un ami du compositeur et de sa femme et a tersbourg, alla lui demander d'inscrire fourni à Stassow les éléments de l'étude parue sa signature au bas d'une photographie.

. Ayuntamiento de Madrid

- Comment, de l'encre, vous n'en avez

— Oui, j'en ai, mais pas ici, dans mon bureau, et je n'ose pas y aller; j'ai un

Et Borodine signa la photographie en | Intermezzo et le pauvre Aubanel attend entrempant une allumette dans une horrible réaction chimique oubliée au fond d'une éprouvette.

Un autre jour, le même critique lui demandait ce qu'il avait écrit durant l'été : « Rien, lui répondit Borodine, j'ai | été paresseux »; et Rimsky, interrogé à | ce sujet, révéla la vérité. « C'est encore | dessin d'Hébert. une histoire de Borodine; une vieille dame qui cherchait un spécialiste des maladies mentales est allée, je ne sais comment, frapper à sa porte. Comme elle ne possédait que 20 roubles et pas de logement, il l'a gardée chez lui. Quand | lui et la femme. Sans sa lyre, accessoire symsa femme et les siens sont partis à la campagne, il s'est cru obligé de ne pas la laisser seule. Il est resté à Saint-Pétersbourg, il a promené la vicille dame au bord de la Néva et il a perdu ainsi tout le travail de son été....»

Entouré de ses « enfants », ainsi qu'il nommait ses élèves et ses pensionnaires, il donnait un bal masqué. Lui-même que suscite en moi Mounet-Sully se démadansait, revêtu de la chemise rouge des | quillant avec des mouvements de grand'felin. paysans russes. Il conduisait la ronde avec entrain. Vers la fin de la soirée, il s'approcha d'un de ses collègues et lui dit en riant! « Ah! ah! vous êtes en habit, yous avez chaud, moi j'ai ma chemise rouge, je puis danser... » Au même instant il s'affaissa et mourut.

On a joué l'autre semaine, un acte du Prince Igor; un acte où les danses s'entremêlent au chant, où les rythmes somptueux s'allient aux timbres éclatants, où les pas ont des inflexions imprévues et les mélodies une gravité attendrie. C'est l'âme même de Borodine. Robert Brussel.

MISTRAL

Voilà un nom qui n'a pas besoin d'adjectif et qui, pour tous, garde le même sens : il a beau être égyptien et signifier « l'haleine du soleil, le souffle de Ra (Mist-Ra) », il enferme en ses deux syllabes la plus prodigieuse avencenendant en fastes littéraires, puisqu'il a vu s'élever le temple de Bayreuth. Wagner est devenu dieu: pour beaucoup la musique, toute la musique est une chose, Wagner en est une autre. En effet, cet homme d'une puissance d'expression presque divine nous a fait entendre des accents de passion et de prière tellement irrésistibles que depuis Tristan et depuis Parsifal tous les chants d'amour nous paraissent tièdes et toutes les prières sans ferveur. Le premier Orphée vainquit l'instinct épais et éveilla la sensibilité des bêtes; l'autre arracha l'âme décadente à sa torpeur et rendit à une civilisation lasse et blasée les grandes émotions.

Mistral, lui, est un thaumaturge; le miracle qui témoigne du salut de Tannhæuser, il l'a opéré. Comme la crosse du pape reverdit et se couvre de feuilles, par les mérites d'Elisabeth, la terre ingrate de Provence devint une terre de promission, un pays de rêve, sous l'incantation de Maillanc

En 1859, la France se divisait en Paris et en province. De cette dernière, Mistral-Œlohim détacha une côte, comme fait le seigneur en la Genèse; et cette cote devint l'Eve méridionale, la compagne délicieuse de toute imagination, une seconde Grèce, une terre d'amour et de poésie, la Provence héritière

Cette Pandore mistralienne ne pouvait se contenter du casque palladien, il lui fallait la nimbe: Marie-Madeleine aborda en Provence et finit ses jours à la Sainte-Baume; le Balthazar de l'Adoration des rois mages fonda le castel des Baux, et le Rhône devint le fleuve sacré qui amena le christianisme dans les Gaules. Est-ce vrai? C'est beau. Et puis, la mère de saint François n'était-elle pas une provençale? Dante n'a-t-il pas conçu ses maleboglie d'après l'enfer des Baux? Si serrée est la trame qui mêle la fable à l'histoire qu'on ne peut pas les démêler. La beauté des Arlésiennes, par exemple, restera un probleme d'esthétique insoluble. D'après les dessins et les aquarelles de Bonaventure Laurens, le maître de Carpentras, cette beauté a

existé, classique, rayonnante. Un point curieux et celui-là évident, c'est que le costume provençal a pris sa forme idéale, à peu près, à l'époque où parut Mireille. Jusque-là, et au dix-huitième siècle, l'Arlésienne portait un bonnet véritable et un fichu bariolé, au lieu de ce ruban qui couronne les cheveux bouffants autour des tempes et | vertus. Pierre Vidal amoureux de Louba de de cette gaze plissée qui drape la gorge et se | Penatier, se couvre d'une peau de loup pour nomme délicieusement « la chapelle ».

Lorsque Vacquerie découvrit que les tours de Notre-Dame étaient le monogramme d'Hugo, il exagéra; mais celui qui assimila le poète de Maillane au vent de la vallée du Rhône ne se trompa pas: seulement, cet irrésistible kirk des inscriptions gauloises auquel on consacra des temples sous Auguste a pour | s'est gardé de découvrir des hérétiques dans trône le Ventoux et son domaine finit au rivage | son ascendance idéale : il a pris au mot les méditerranéen, tandis que le poète a conquis les franchimands et bien d'autres peuples; son souffle lyrique dépassant la terre latine a séduit l'Occident.

Il n'v a pas de public comparable à celui du Midi au théatre, et en face d'une tragédie, si les corps sont beaux, les voix harmonieuses et l'action noble : et ce mot de « triomphe », perbole. Ce public, dont j'ai éprouvé la vibra- universel. tion sans pareille, est bien capable de transport, mais il n'est pas capable d'autre chose; calement, et il ne se donne qu'au spectacle. La beauté ne lui parvient que par les yeux : il ne lit pas, ne médite jamais, et en art ne comprend que les fêtes et les cortages. Aussi n'y a-t-il jamais eu d'édition populaire de Mistral. Sa gloire est l'œuvre des franchimands, des lettrés, voire des savants. Sur les bords de la Sprée, le poète de Miréio trouverait plus d'hommages conscients qu'aux bords

Maillanais, au nom des Strasbourgeois, une grand poète? Peut-être Paul Mariéton qui fête romane; toutes les universités d'Allemagne se seraient fait représenter et l'aède aurait eu le plus extraordinaire cortège de savants: la philologie vénère le rénovateur du provençal, qui a trouvé un patois et laissera une langue établie sur des chefs-d'œuvre et maniée exclusivement par des hommes de

haute culture. Je ne doute pas un instant que les sept félibres de Pont-Ségugne n'aient été de très bonne foi en jurant de maintenir la langue maternelle, et le fameux Trésor du Félibrige, ce dictionnaire qu'admire toute l'Allemagne, témoigne de la sincérité des sept au jour de la sainte Estelle de l'an 1854. Mais les langues ont un destin et celui du provençal le condamne à perdre son contingent populaire et à survivre comme dialecte de prédilection parmi les lettrés de la vallée du Rhône. Instrument facile à manier sans étude et où on rime plus aisement qu'en français, il se lit presque couramment avec quelques souvenirs du latin et ne perd que certaines intensités d'images à la traduction. Rabelais présente de bien autres difficultés au liseur. En outre, le félibrige entretiendra le culte mistralien; il n'a jamais eu d'autre raison d'être que de former une cour

Théodore Aubanel mérite aussi la gloire. Les Filles d'Avignon et La Grenade entr'ouverte contiennent des pages d'une chaleur incomparable, d'une sincérité de passion, d'une

flamme admirables. Tout le monde connaît Henri Heine et son core qu'on le révèle à ce même public franchimand, qui fait de si bon cœur l'apothéose de Mistral.

Paysan et fils de paysan, mais bachelier à Nimes et étudiant en droit à Aix, Frédéri fut d'abord et avant tout « le beau Frédéri » du

se retourner. Si ce n'est pas le Prince Char- table en ses émois, comme la Durance en ses mant, c'est, du moins, le plus beau garçon de | crues, et qui ne sait pas ce qu'elle doit à sa province, et s'il ne fait pas la liste de Don Juan, attribuons-le à d'autres soucis.

La Muse, heureusement, s'interposa entre

bolique qui gene les embrassements, ce jeune homme irrésistible se fût gaspillé. Même aujourd'hui, il représente la vieillesse de d'Arta- | ment l'idiome des paysans. gnan, et pas un acteur ne porte le grand seutre aussi cranement que lui. Qui l'a vu, dans les banquets, étaler son geste large a reconnu le meneur d'hommes, le chef né, le hierophonte des cérémonies de la race et du sol. Il m'a toujours fait éprouver cette admiration Boire du vin cuit dans la salle à manger, blanchie à la chaux, de Maillane à côté de Mme Mistral (qui, un jour, me parla de Prométhée de façon à m'étonner), en face de ce.

moment inoubliable. Mistral, naturellement décoratif, parle aussi naturellement avec noblesse. Si on lui demande des nouvelles d'un chien qu'on ne retrouve pas, il répondra gravement « qu'il a rejoint ses ancêtres ».

poète grec, majestueux et familier, c'est un

Cet homme dégage de la chaleur et de la lumière; il fait penser à ce qu'on rapporte de Léonard de Vinci, « que son seul aspect apaisait les esprits inquiets et irrités ».

Banville n'aurait pas manqué de le dire « pareil aux dieux » pour sa sérénité souriante et la paix joyeuse de son beau visage. De quel œil regardera-t-il sa propre statue? L'admiration n'a-t-elle pas viole son secret désir par sa fougue inconsidérée? N'a-t-il pas songé à se défendre d'un hommage un

peu brutal et hâtif, lui qui crut d'abord chanter « pour les patres et les gens de mas »? Depuis le Poème du Rhône, sa dernière œuvre, il n'a plus songé qu'à son musée, à ce musée arlésien qui ne contient nul chef-d'œuvre, aucune antiquité, mais qui réunit tous les objets régionaux, depuis la bague de verre usqu'aux sonnailles des transhumances, les pétrins qu'au cours des voyages on trouve à. Constantinople comme à Stockolm. L'hôtel de Laval, magnifique palais de la Renaissance, restauré grâce au prix Nobel, voilà le vrai jubilé du poète et ce qui le réjouit, en ce cin-

quantenaire de Miréio.

« Un grand poète épique est né, un poète homérique né comme les hommes de Deucalion d'un caillou de la Crau... On dirait que pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Delos s'est détachée de son groupe et qu'elle est venue s'annexer au continent de Provence, apportant avec elle, un de ces chanteur divins de la famille de Mélésigènes. » Ainsi Lamartine, dans son cours de littérature, annonçait au monde avec une autorité souveraine, l'apparition de Miréio! Pas même Adolphe Dumas et Reboul qui présentérent « le raisin de Crau » au chantre d'Elvire n'auraient écrit leur admiration en des termes aussi décisifs. Prophète dans son pays, certes, Mistral l'a été et son jubilé le prouve. Toutefois, sa renommée universelle l'emporte sur son prestige local. Les bons provençaux sont ceux non « qui votent pour l'huile et font l'aïoli » mais les admirateurs de Nerto et de Calendaou. Pour comprendre la grandeur de Mistral, il faut savoir beaucoup de choses longues à apprendre et la preuve qu'on ne l'entend, qu'on ne le comprends pas éclate | templier. Mais ces jours n'étaient plus; dans la perpétuelle comparaison du poète de Maillane avec celui de Mantoue.

Le beau Frédéri est grec, aussi grec qu'on peut l'être au vingtième siècle : son génie se forma comme une plante radieuse et consciente des sèves de la terre et de la race: il incarne une âme collective et lui a donné sa | janséniste, ni la bégueule. manifestation immortelle. On l'a appelé le dernier des troubadours, faute d'avoir lu at- | s'arrêter devant le frontispice à colonnes tentivement les poètes occidaniens.

On oublie qu'une bulle de 1245 excommunie le provençal, comme idiome propre aux hérétiques et que les Cours d'Amour ne ressemblaient peut-être pas au second acte de Tannhæuser. A bien regarder, on s'étonne, quand le troubadour Granet conseille à Sardel le Mantonan de se faire tonsurer, comme ont fait cent chevaliers déjà pour la comtesse de Rhodez! Geoffroy Rudel s'éprend de la comtesse de Tripoli sur la seule renommée de ses lui plaire et Nostradamus raconte qu'une gentifemme d'Avignon, convaincue d'avoir vendu son amour, fut chassée de la ville. La vie des poètes chevaliers ne présente qu'une suite d'invraisemblances et de folies si on ne l'explique pas dans un sens allégorique. Mistral qui a des qualités politiques de premier ordre chroniques et le code amoureux plus immoral que tout ce qui a été écrit, puisque son premier article dit: « Le mariage n'est pas une excuse légitime contre l'amour ».

En laissant dans l'ombre, la doctrine provençale, le Capoulié fut sage; il mesura la mentalité du temps et au lieu de restaurer un mysticisme oublié, il dédia en bon catholique, sa Nerto, à l'ange Gabriel. Sans cesse, il a choisi les idées et les mots de sa Comté pour qui remplace « succès » dans les comptes | en dégager un vocabulaire classique et des rendus de théâtre antique, n'est pas une hy- œuvres sereines, destinées à séduire l'esprit

Mistral n'a pas d'égyptien que le nom: il a fait construire son tombeau, comme un Pharaon. C'est la copie d'un délicieux édicule de style Renaissance qu'on appelle le pavillon de la reine Jeanne et dont l'original moisit dans un bas-fond, contre la roque Baussenque. Au temps où je voulais installer aux Baux un moutier d'art, ce petit et délicieux monument appartenait à un greffier de Tarascon. Pourquoi ne l'a t'on pas acheté et transporté à Arles, e la Durance.

Il y a trois ans, je fus chargé d'offrir au abriter à la fois et la dépouille et la statue du

> connait les secrets du félibrige répondrait-il? Car le félibrige a des secrets. Je connais une comtesse, née de sang impérial, en beauté comme en noblesse nul ne craint, ni loin ni haut, Et pas moins, une tristesso de ses yeux voile l'éclat

Elle avait cent ville fortes, vingt ports de mer, l'olivier devant sa porte et tout fruit que terre porte se trouvait dans sa réserve : mais sa sœurastre pour hériter de son bien, l'a fermée dedans un cloître et lui a cassé ses

tambourins et vendangé son raisin. Ceux là qui ont la mémoire Ceux là qui ont le cœur haut Ceux là qui dans leur chaumière Sentent gicler le mistral; Ceux-là qui aiment la gloire, Les vaillants, les majoraux, Si ceux-là voulaient entendre, si ceux-là voulaient

En criant : « Fais place, place, Zou », les jeunes et les vieux Partirions toute la race Avec la bannière au vent, Partirions comme une trombe. Pour crever le grand couvent.

Cette Marseillaise provençale, chef-d'œuvre mis l'imagination occidentale, lui imposant de mouvement lyrique, nul ne l'a entendue par le monde un renom d'épouvante. gaudir au Palais-Royal; officiers de la je croirais toujours être la dupe de quelque réchal, qui me dit : « Je suis blessé...

l'appel des Marcellin Albert et des Ferroul et si vous l'entendez, ce sera, à Paris, entre esthètes franchimands, pour la plupart sep tentrionaux, qui aiment cette chanson de la comtesse comme les Deux Grenadiers, de

les bleus. Ainsi, l'œuvre mistralienne a passé par dessus la tête des provençaux pour aller à travers le monde séduire les gens de haute culture et créer des provençaux spirituels plus fervents et plus nombreux que ceux qui exhalëreront leur joyeuse allégresse aux fêtes d'Arles. Frédéri, le beau Frédéri (car il est encore très beau, ce poète) appartient aux riverains du Rhône; mais le génie splendide des Iles Pas une chatte n'a vu passer ce gars sans | d'or plane bien au-dessus de cette foule inscelui qu'elle statufie vivant.

Fen de bru, « faisons du bruit », cette devise empruntée aux cigales, Mistral l'a réalisée. Parce qu'il a chanté en provençal, il y a plus de bruit en un moment qu'en dix siècles; et les chaires savantes conserveront fidèle-

Certes, il existait une Provence monumen-

tale aux belles vieilles pierres dorées par le soleil, une Provence d'archéologue, celle du Palais des Papes et de saint Trophune. Mais le pays idyllique de Miréio et chevaleresque de Calendaou est un mirage opéré par le génie : et voilà pourquoi, dans l'ordre du miracle, on peut se souvenir de Wagner, à propos de Mistral et saluer le Palais du Félibrige, comme le théâtre de Bayreuth, pour un chef-d'œuvre de la volonté et un in-

signe exemple de la force du Verbe. Péladan.

Dans son prochain numéro du 1º juin, la Revue des Deux-Mondes va publier la suite de l'attachant et dramatique récit: Conspirateurs et Gens de Police; la Mystérieuse Af-faire Donnadieu, de M. Gilbert Augustin-Thierry. Nous en détachons l'extrait suivant où l'éminent écrivain fait un tableau très pittoresque de la prison du Temple.

Donnadieu est entré dans un complot tramé contre le Premier Consul. Il a cte choisi par ses complices pour assassiner Bo- mansardes. Parfois, d'ineffables romans, naparte, durant une revue décadaire, dans la cour des Tuileries. Mais, dénoncé par sa dans l'espace, s'ébauchaient entre d'aimaîtresse, une fillette séduite et abandonnée, le conspirateur vient d'être arrêté: on le conduit dans la prison du Temple.

où l'ombre enveloppante estompe déjà | nier avait des yeux d'Argus; il faisait les rues de Paris, un flacre pénétrait empoigner Roméo, le claquemurait en dans la vaste cour donnant accès à la prison du Temple.

Cette cour, en forme de fer à cheval, la prudence ou la pudicité. s'étendait devant un édifice, construc-Donjon. Pompeux débris d'une époque Louis le Grand sous la perruque in-folio, le Palais avait conservé une très noble tournure. Sa façade que décoraient quatre colonnes, son fronton sculpté, ses bandeaux aux onduleuses nervures, ses fenêtres à mascarons, sa toiture encaflammes, semblaient dire qu'en ce logis fastueux avait demeuré quelque potencien prieuré, - mais quelle maison de véritables larmes... prière! — l'hôtel habité par Philippe de au temps de Louis XIV, ce cousin, arrière-bâtard du Vert-Galant, y avait pratiqué de turbulentes ripailles, chiffonné la danseuse avec la duchesse, et en folâtre compagnie su boire comme un les occupants du Temple y menaient à présent une vie moins joyeuse, et les belles beuveries du prieur, les blasphèmes des libertins, les gravelures des gens de lettres ne scandalisaient plus le

La voiture tourna dans la cour, pour doriques: des gendarmes de planton l'entourèrent aussitôt. A l'appel de la cloche, le directeur de la maison d'arrêt, - on le qualifiait simplement de concierge, — le citoyen Fauconnier apparut. Un personnage, ce Fauconnier! moitié monsieur, moitié rustaud, mais affectant | un cabanon du Temple! d'élégantes manières, un verbe choisi,

des aménités de commissaire de police, une correction de sous-préset. Debout sur le seuil de sa porte à judas, entouré de guichetiers, accueillant toutefois, faisant presque risette, et tel qu'un aubergiste à l'entrée d'un chaland, il venait recevoir Donnadieu, son nouveau pen-

Encadré d'inspecteurs, le commandant descendit de voiture, monta les marches du perron, franchit une première porte, un couloir, une seconde ostière, et arriva enfin à la morgue de la prison. Il paraissait fort abattu, piteux dans ses habits fripés, beaucoup moins petit-maître qu'en ces journées heureuses où il promenait au Bois de Boulogne sa fringante Julie. Le brigadier de police remit au directeur-concierge l'ordre d'arrestation; on expédia les formalités de l'écrou, puis, nantis d'un reçu, les inspecteurs se retirèrent. Désormais, Donnadieu était

la chose de Fauconnier... tiers, sous-guichetiers, surveillans, porteclefs et autres princes de la « caruche. » Le personnel de la prison se composait peu estimables, ivrognes ou fripons, sournois ou brutaux: des citoyens Deschamps, Christophe, Savard, etc.; le son d'arrêt, et gens de la carrière, plusieurs de ces geòliers y maniaient le judas depuis les temps de la Terreur. Ceux-là avaient connu « Capet, » la teau, » et Simon, son éducateur; ils verrouillaient, alors, l'impuraristocrate; maintenant, ils cadenassaient l'infâme jacobin, - dévoués à la Nation, dévots longuement l'homme confié à leur garde. Un pareil examen était indispensable. fléau, murailles, gardiens, gendarmes, Bas Maine, cousins d'un Rampe-à-terre,

sionnaire. ce cas, logé dans le Donjon...

- Mais... de l'encre, interrogea Boro- | son rève; toutefois, il aurait un devoir à ac- | aux jours où l'âme régionaliste s'éveillait à | L'imagination populaire y voyait une | marine anglaise, naufragés « à dessein » | illusion, d'un escamotage subtil, d'un charla. seconde Bastille, mystérieux ergastule sur les récifs de la République, et autres et geôle aux inventives tortures. Fouché, disait-on, pratiquait, derrière ces mu- tempteurs des Lois. Tous, il est vrai, ne railles, d'abominables supplices: les Schumann, ou Prends ton fusil, Grégoire, ce | poucettes, la chausse, la chemise impréchant vendéen si évocatif de la guerre contre gnée de mercure, la demi-pendaison. apprenait que la haine doit être sou-Absurdités sans doute, — encore que de | riante, et la terreur silencieuse. pareilles légendes ne fussent pas toutes d'impossibles mensonges! Certes, des cabanons creusés près d'un égout, d'étroites et fétides cellules charpentées sous la toiture ne faisaient pas du Donjon un palais des Tuileries. Et cepen- craignant l'agent provocateur, le doucedant, comparée à d'autres maisons de reux « mouton. » justice, la Tour aurait pu passer pour une aimable villa de plaisance. Souvent, que, — un pareil animal existe-t-il au fond d'une basse-fosse, à Bicêtre, ou dans l'immonde pouillerie d'un cachot de La Force, mêlé aux assassins, voleurs, ruffians, gens de la pègre, le détenu politique regrettait le Temple et ses camarades, leurs dolentes causeries, voire l'enjouement de Fauconnier.

Conduit par le concierge, environné de surveillans, Donnadieu sortit du Palais, traversa un jardin potager et pénétra dans le préau.

Au dire de ceux qui en connurent le rugueux cailloutis, la poussière ou la fange, l'humidité et les puanteurs, ce promenoir était un enclos mal tenu. Etroit mais assez long, il enserrait un quinconce où s'étiolaient huit rangées d'arbustes chétifs. Les prisonniers, à certaines heures du jour, y pouvaient prendre l'air, converser avec de plaintifs compagnons d'infortune, se quereller, échanger des bourrades. On se gourmait sous les malingres tilleuls; la politique faisait rage: jacobins et royalistes s' démontraient à coups de poing la vérité des saints principes. La torgniole, toutefois, n'était pas l'unique distraction de ces énervés; d'aucuns lui préféraient des jeux d'une autre espèce, ceux de l'Amour et du Hasard. Or, Toinon et Toinette, Hermance et Malvina s'offraient, curieuses, à leurs œillades. Le mur garni de poivrières qui servait de clôture longeait la rue de la Corderie, et les maisons de cette venelle le dominaient par leurs sourires, baisers, billets doux envoyés mantes citoyennes, Juliettes penchées à une lucarne, et d'inflammables Roméos | cantine; visites quotidiennes de l'équ'exaspérait la continence. Passe-temps, Dans la soirée du 14 floréal, à l'heure hélas! bien fugitifs. Le gênant Fauconpénitence, rédigeait un rapport, et bientôt la Petite Force enseignait à Juliette

A gauche du préau se dressait un colostion du dix-septième siècle : le « Palais, » | sal amas de pierres, subite apparition du comme on nommait encore l'annexe du | moyen âge, donjon énorme de forteresse, couronné de créneaux, surmonté d'un pompeuse, tout aussi solennel qu'un faîtage aigu, et flanqué de quatre tourelles; la demeure autrefois superbe des hommes au manteau blanc, mais lugubre aujourd'hui, noire, vétuste, rongée de moisissures, déshonorée sur ses murailles par des barreaux et des abat-jour de prison: la Tour; — la Tour, naguère drée de balustres, pots de feu et urnes à | témoin de tant de royales tortures, recéleuse de tant de forfaits populaires; la

Dans la vaste largeur du sinistre bâti-Vendôme, Grand Prieur de Malte. Jadis, ment, une étroite poterne ouvrait sur le autres argousins qu'employait la Nation, promenoir. On entra, on monta l'escalier à vis; des étages, encore des étages, et | engageant, courtois comme un ci-devant l'on arriva sous les combles de l'édifice. Une logette était vacante; on y conduisit Donnadieu; puis, un double grincement de serrure, des verrous, des loquets tirés; un bruit de pas s'éloignant, décroissant, finissant; alors le lourd silence de la mise au secret: le captif était laissé à sonniers, empochant sans vergogne l'arses réflexions.

> Elles devaient être désolées... Quoi! durant tant de campagnes, par autres porte-cless de la République. Mais les gels de nivôse ou les brûlures de que n'ose insinuer l'ingratitude huthermidor, avoir chargé, pointé, sabré | maine? On fait la cour à son geôlier; on les violateurs de la patrie; porter les en reçoit quelques faveurs; plus tard, « stigmates de la gloire » sur un corps on le diffame : le détenu libéré ne vaut que perforaient jusqu'à douze blessures; sentir, enfoncées dans sa chair, des surplus, un général de guichetiers ne balles autrichiennes qu'on n'avait pu saurait être un prix Montyon... extraire, — et pour toute récompense,

Le pré aux moutons.

Les divers auteurs de Mémoires qui, sous le Consulat, habitèrent le donjon du Temple et y subirent la mise au secret, conservèrent toujours l'âpre souvenir des souffrances qu'ils eurent à endurer: la privation de toute lecture, de toute correspondance, de toute société; l'ennui de l'heure présente et la crainte du lendemain; l'abêtissante soli- quelques jours, une intempestive incarcératude en de lentes et lentes journées, sous la douteuse lumière tombant d'une lucarne; l'horreur des nuits interminables passées dans les ténèbres, l'effroi du moindre bruit, la sièvre sans sommeil, la hantise des lancinantes pensées; la répugnante nourriture, pain et gamelle, été dit, tout a été inventé. offerte par la Nation; la contagieuse puanteur des chambres exiguës, aux fenêtres cadenassées; l'ordure de ces taudions qu'infestaient la punaise, le rat, la chauve-souris; la rudesse des A la morgue, il fit la connaissance de geoliers, l'incessant espionnage de leurs tiers qui faisaient imprimer à Londres, chez maintes figures rébarbatives: guiche- regards braqués derrière un judas; la John Adamson, leurs bien souvent indiscrètes surveillance de la douleur, de l'abattement, du désespoir, bref, un régime propice aux défaillances morales, aux met tous les esprits en mouvement; le sieur d'une douzaine de happe-chair, gaillards | aveux, à la trahison. Mais, bah! dans les armées de l'Une et Indivisible, parmi les va-nu-pieds ou les porte-sabots en haillons, Donnadieu avait connu de bien terrible Popon. Enracinés dans la mai- autres vermines, mangé plus nauséeux ratas!... Huit jours se succédèrent pour lui en de pareilles délices. Enfin, le M. Geoffroi et lui annonce qu'il possède le 22 floréal, dans l'après-midi, cette mise Ceux-là avaient connu « Capet, » la au secret fut brusquement interrompue.

M. Geoffroi paraît douter; l'inconnu offre d'en faire l'épreuve sous les yeux du savant et descendre au préau. »

cellule: « Vous pouvez sortir, citoyen, et des témoins qu'il appellera. On apporte Au préau allaient et venaient une quinzaine de détenus errant sous les tilleuls. a Bonaparte, excellens fontionnaires Prisonniers de toute origine, rare variété tire moitié argent et moitié fer, attirable à français. Affublés d'un hideux uniforme: de criminels, ils expiaient, à la Tour, les l'aimant. J'ai eu la curiosité de voir ces clous quatre soldats, portant péniblement veste et bonnet de laine beige, trousseau | plus bizarres méfaits: messieurs du | et je les ai soigneusement examinés: l'un m'a de clefs à la ceinture, ils dévisagèrent faubourg Saint-Germain, aristocrates paru vraiment argent du côté de la tête, et sans gratitude, osant brocarder Bonaparte, dans leurs « pati-pata » chez la En dépit des serrures, loquets, portes à | douairière; hobereaux du Perche ou du les détenus s'évadaient souvent, car pilleur de diligence; prêtres acoquinés l'escampette était, au Temple, un des à de vieilles intrigantes, agens secrets moi, je doute encore : 1º parce que je n'ai pas jeux favoris. L'exhibition achevée, on des Princes; imprudens jacobins, diseurs vu l'expérience et que M. Geoffroi ne l'a conprépara la chambre du nouveau pen- d'épigrammes politiques; gazetiers au- signée dans aucun de ses ouvrages : elle était jourd'hui sans gazette, mais prodigues assez singulière pour attirer toute son atten-« Le concierge du Temple, ordonnait autrefois de bave et de coups de gueule; le mandat de dépôt, recevra le citoyen fabricans de capucinades; poétereaux pas laissé échapper un tel secret qu'en ne

malfaiteurs, ennemis de l'Ordre et confaisaient pas dans le Donjon un séjour d'infinie durée, mais à tous le Donjon

La récréation se passait, ce jour-là, fastidieuse et morose. Dans le promenoir, les captifs vaguaient, prudemment solitaires; mornes et soupçonneux, ils s'abstenaient de la dangereuse causerie,

Le « mouton, » à cette lointaine épo-

encore? — était un auxiliaire de la police, précieux informateur qu'elle entretenait avec soin. Dans les prisons de la République, on redoutait ce camarade à poignée de main cordiale, mine compatissante, esfusions chaleureuses; tout ami semblait un espion, et l'on se garait de l'amitié. D'aucuns, pourtant, — les audacieux, — s'ingéniaient à démasquer le cafard, pour étriller ensuite l'échine du délateur. Mais cette espèce de citoyens étaient d'un autre troupeau que celui de Panurge: sournois et madrés compères, rarement ils se laissaient deviner. Or le Temple était une bergerie où se plaisait et prospérait ce genre de bétail. Souvent, comme récompense de ses divulgations. un prévenu demandait la faveur de s'y établir, bien à l'abri des créanciers, de la saisie, de la contrainte par corps. Sage fantaisie, au demeurant! Que devenir, hélas! en notre Pays de France, lorsqu'on n'a ni fortune, ni emploi d'émargeur? Un peu d'infamie paraissait à des faméliques valoir mieux que trop de pauvreté; telle était leur morale: n'est pas fonctionnaire qui veut...

Fauconnier nourrissait donc d'intelligens moutons et les lâchait dans son préau. Ils prenaient leurs ébats à l'heure de la récréation, choisissaient des naïfs, se faisaient leurs amis, en recevaient maintes confidences, puis, à l'heure du travail, confectionnaient d'intéressans rapports. On les récompensait. Pour salaire, un paradis terrestre: chambre spacieuse dans le « Palais, » fraîche en été, chaude en hiver; plats fricassés à la joyeux où venait s'asseoir le gourmet Fauconnier... Plusieurs de ces odieux coquins ayant ainsi mené des vies d'heureux chanoines nous sont aujourdhui connus: un M. de X..., ardent champion du trône et de l'autel, ou bien un M. de Z..., autre fervent des fleurs de lys. A quoi bon les nommer? Moutons des martyrs; mais leurs enfans ont peut-être ignoré de telles turpitudes. Pitié, du moins pour eux! Qu'un voile ces noms d'infamie!

Installé sous les poudreux tilleuls, le concierge du Temple surveillait, en ce moment, les faits et gestes de ses pen-Tour où les Bourbons avaient souffert | sionnaires. Un charmeur, ce Faucontat du royaume. C'était pourtant un an- leur seule douleur, pleuré vraiment de nier! Tous ceux qui purent connaître un pareil « oncle de la guiche » nous en ont tracé le portrait flatteur. Différant des aimable, d'urbanité parfaite, de sourire à perruque, aussi lettré qu'un lecteur du Mercure, il était l'homme de son emploi, le doux berger de son bétail. Des malveillans toutefois l'ont prétendu ivrogne, perside, rapace, voleur, prélevant de honteux profits sur la pitance des prigent qu'envoyaient les familles, bref, sacripant parfait et trop semblable aux pas mieux que l'amant éconduit. Au

Gilbert-Augustin Thierry.

L'affaire Lemoine au XVIIIe siècle

En dépit de tout son génie subtilisateur, le malicieux John Lemoine n'a rien inventé vous vous en doutiez! - rien, pas même le genre d'opérations lucratives qui lui valut, voici plus d'un an, quelque notoriété, et voici

Quelle amère désillusion pour les admirateurs quand même de ce sagace esprit qui sut en imposer à l'un des plus graves, des plus compassés financiers de notre époque: Lemoine n'a rien inventé. Serait-il donc vrai que, depuis plus de trois mille ans, tout a

Sans remonter aussi haut, il est piquant de rencontrer, dans les chroniques du dixhuitième siècle, des prédécesseurs, et non des moindres, de notre national John Le-

Le 30 août 1777, en effet, un de ces gaze-

« J'ai à vous parler d'un phénomène qui Azema, l'un de nos apothicaires les plus estimés, vient d'annoncer la vente du cabinet | lui voua un grand attachement, et à me son prédécesseur. On y voit trois clous de de son crédit pour faire avancer son charrette qui sont partie ser et partie argent. En voici l'histoire:

« Un particulier se présente un jour chez secret de la transmutation du fer en argent. trois grands clous; l'homme au secret en jette un dans sa liqueur, un moment après il se trouve converti en argent; il plonge les deux autres à moitié seulement et il les refer par le reste; l'autre, argent par la pointe et fer par la tête, l'autre tout argent.

» On crie ici à la pierre philosophale, les ournalistes même annoncent qu'après cet exemple il n'est plus permis de douter de la possibilité de cette découverte, et cependant Donnadieu prévenu de conspiration : il ayant décoché la satire au Père de la lui communiquait pas avec le seul dessein de lui communiquait pas avec le seul sera mis au secret... » Au secret?... En Patrie, le Grand Consul; libraires et l'amuser un instant: 2º parce que, quand typographes, éditeurs de libelles; « mi- même j'aurais été présent à l'opération et Ce Donjon, - la célèbre Tour, - avait lords » venus avant la Paix d'Amiens se quand M. Geoffroi en aurait attesté la vérité,

tanisme quelconque.» Evidemment le savant, un instant abusé, mais bientôt édisié par une étude plus approfondie, avait préféré n'exposer pas son amour-propre aux inconvénients d'une révélation publique. L'âmo d'un savant n'est point toujours celle d'un financier!

c'est pe

pour m

mais ce

ments

envoyè

mes po

une an

branca

le bles

gent a

portaie

courut

lequel

le mar

son tra

il recor

celui de

de son

vir, fai

pourre

J'ape

non lo

Coulter

vinren

vert de

le mare

rurgier

semen

ble un

furent

faire. L

putatio

brisee;

voulait

enfin,

ces dé

aucune

naissai

assura

donnai

tandis

un tem

liblemo

rey éta

armées

des jar

courag que l'E

des plu

noux ?

embra

teignit

ont écr

sant de

jura d

ce qu'i

inexac

très se

recut (

forcé c

salut c

« Vous

le mar

les ma

core e

Majes

ne lui

troupe

lui doi

plaisir

vre, el

pour r

licitud

frappe

avec c

docter

J'aura

chal à

Danuk

oppos

sur ur

passer

telas,

teaux

meme

marec

On lu

crue c

bourb

avec

ces n

qu'en

souffr

d'un

le ma

lant a

petit 1

J'y fis

elle é

la fice

tion (

d'outi

puis (

desso

pour

la toil

ties te

avait

yeux

son, \$

limpi

inven

illust

serail

sant

attaq

je alo

crus

plusi

Le de l'E

Loba

Lann

cer &

ces d

lance

trout

O'Me

récha

tis or

joinc

vaux

Visite

tion

dant

Virei

prés

cer a

none

des 1

Nou

Quel

Il su

Mais aux deux extrémités du même siècle, des aventures similaires eurent plus de retentissement, tant par la personnalité des victimes que par l'habileté avérée des pseudo-inventeurs de la pierre philosophale. C'est le même gazetier qui nous conte les deux aven-

Le Régent, Philippe d'Orléans, était fort entiché de l'alchimie. Un jour, il reçoit la visite d'un personnage mystérieux lui annonçant gravement qu'il possédait le secret de la transmutation du fer en cuivre. Le prince le renvoie i l'Académie des sciences. L'inconnu supplie Son Altesse Royale de ne pas l'exposer à la jalousie des savants et aux tours qu'ils lui joueraient sans doute pour le perdre. « Les yeux de l'homme le plus ordinaire, ajoute-t-il, suffiraient pour s'assurer d'un fait aussi simple; les vôtres, Monseigneur, éclairés des lumières de la saine chimie et dirigés par des connaissances profondes, seront des juges infaillibles, si Votre Altesse Royale daigne me permettre de faire l'expérience sous

Sur-le-champ, le chimiste frempe dans une liqueur qu'il avait apportée une lame de couteau qu'on lui présente. Après y avoir séjourné quelque temps, elle semble entièrement changée en cuivre. Toute la cour est témoin de ce prodige: le Régent étonné donne un privilège à cet homme, il forme un établissement pour lequel de toutes parts viennent des subsides. Mais bientôt l'alchimiste disparaît avec des sommes considérables qu'on lui a confiées. On découvre alors que sa fameuse liqueur n'était que de l'acide vitriolique fortement imprégné de cuivre. Au cours de sa carrière d'alchimiste, Phi-

ippe d'Orléans dut avoir quelques déconvenues de ce genre. Mais voici le tour d'un grave magistrat, tenté sans doute par l'appât de l'inépuisable trésor plutôt que poussé par la passion scientifico-philosophique. L'aventure se place quelques mois avant la découverte des clous

fer et argent du cabinet Geoffroi, au commencement de l'année 1777. Un prétendu alchimiste se présente un jour chez M. le président de Rosambo, lui dit avec assurance qu'il a le secret de faire de l'or, et lui propose de le lui vendre pour cinquante mille écus. Le président s'engage i remettre cette somme, après avoir vérifié e procédé. Le soi-disant philosophe indique une longue recette de drogues communes, l'une desquelles était de la terre de Judée. pouse, de la cousine, de la maîtresse; On fait l'opération, on la recommence dix même soupers fins offerts par les « mou- | fois, et toujours on trouve au fond du creutonnés, » coûteuses bombances, festins | set un culot d'or qui produit cent fois audelà des avances qu'on a faites. Les cinquante mille écus sont comptés et le marchand de secret disparaît. Pendant quelques ours encore après son départ, on travaille avec le même succès, et le président avait retiré le quart du prix de son acquisition. Un obstacle se présente tout à coup; on avait épuisé toute la terre de Judée qui se trouvait chez les apothicaires des environs. On déde qualité première, ils ont passé pour | couvre enfin que cette terre était de la poudre d'or véritable, masquée par un procéd particulier, et que des émissaires de l'alchimiste avaient donnée à vendre sous le nom de terre de Judée à tous les droguistes du de silencieux dédain recouvre à jamais quartier, en y fixant un vil prix. Plus jamais on n'ouît parler de l'alchimiste.

> Avouons maintenant que John Lemoine s'il n'a rien inventé, a bien perfectionné la manière. Non sculement il s'est attaque à forte partie; mais il est venu de lui-mamo bien naïvement se jeter dans la gueule des

Est-ce que décidément John Lemoine aurait inventé quelque chose?

La Mort de Masséna

L'anniversaire de la mort du maréchal Lannes, blessé mortellement à Essling le 22 mai 1809 et mort le 30 mai, sera célèbré lundi prochain. Après un service religieux, qui aura lieu à Saint-Etienne-du-Mont, la famille de l'héroïque soldat ira déposer une couronne sur la tombe du Panthéon, dont la façade est ornée déjà, par les soins du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, de deux écussons rappelant les exploits du premier duc

Le général baron de Marbot a raconté magnifiquement, dans ses Mémoires, les derniers instants du maréchal dont il était l'aide

Pendant que les deux armées en présence s'observaient mutuellement sans faire auchn mouvement, et que les chefs, se groupant derrière les bataillons, cauaient des événements de la journée, le maréchal Lannes, fatigué d'être à cheval, avait mis pied à terre et se promenait avec le général de brigade Pouzet, lorsqu'une balle égarée frappa celui-ci à la tête et l'étendit raide mort auprès du maréchal!...

Le général Pouzet, ancien sergent du régiment de Champagne, s'était trouvé au commencement de la Révolution au camp du Miral, que commandait mon

Le bataillon de volontaires du Gers, dans lequel Lannes servait comme souslieutenant, faisait aussi partie de cette division. Les sergents des vieux regiments de ligne ayant été chargé d'instruire les bataillons de volontaires, celui du Gers échut à Pouzet, qui reconnnt bientôt l'aptitude du jeune sous-lieutenant Lannes, et ne se bornant pas à lui montrer le maniement des armes, il lui apprit aussi les manœuvres. Lannes devint un excellent tacticien. Or, comme il attribuait son premier avancement aux leçons que lui avait données Pouzet, il de curiosité qu'il tient du fameux Geoffroi, sure qu'il s'élevait en grade, il se servit ami. La douleur du maréchal fut donc extrème en le voyant tomber à ses

Nous étions en ce moment un peu en avant de la tuilerie située à gauche en arrière d'Essling; le maréchal fort emu, voulant s'éloigner du cadavre, fit une centaine de pas dans la direction de Stadt-Enzersdorf, ets'assit tout pensif sur le revers d'un fossé d'où il observait les troupes. Au bout d'un quart d'heure, dans un manteau un officier mort, dont on n'apercevait pas la figure, s'arrètent pour se reposer en face du maréchal. Le manteau s'entr'ouvre, et Lannes reconnaît Pouzet! — « Ah! s'écrie-t-il, cet affreux spectacle me poursuivra donc partout!... Il se lève et va s'asseoir sur le bord d'un autre fossé, la main sur les yeux, et les jambes croisées l'une sur l'autre. Il était là, plongé dans de sombres réficxions, lorsq'un petit boulet de réchal au point où ses deux jambes se croisaient!... La rotule de l'une fut brisée et le jarret de l'autre déchiré.

Je me précipite à l'instant vers le ma-

Ayuntamiento de Madrid

c'est peu de chose... donnez-moi la main | aucun accident, le maréchal me chargea | pour m'aider à me relever... » Il essaya, | d'écrire à cet artiste pour l'inviter à venir | mais cela lui fut impossible! Les régi- lui prendre la mesure d'une jambe. Mais ments d'infanterie placés devant nous les fortes chaleurs qui nous accablaient envoyèreni promptement quelques hom- | depuis quelque temps redoublèrent d'inmes pour transporter le maréchal vers | tensité, et leur effet produisit un bien une ambulance, mais nous n'avions ni fâcheux résultat sur le blessé. Une fièvre brancard ni manteau: nous prîmes donc | ardente s'empara de lui, et bientôt surle blesse dans nos bras. Alors, un sergent apercevant au loin les soldats qui jours préoccupé de la situation critique portaient le cadavre du général Pouzet, dans laquelle il avait laissé l'armée, se courut leur demander le manteau dans | croyait encore sur le champ de bataille lequel il était enveloppé. On allait poser | il appelait à haute voix ses aides de le maréchal dessus, ce qui eût rendu camp, ordonnant à l'un de faire charger son transpprt moins douloureux; mais | ses cuirassiers, à l'autre de conduire l'aril reconnut le manteau et me dit : « C'est | tillerie sur tel point, etc., etc. En vain le celui de mon pauvre ami; il est couvert | docteur Ivan et moi cherchions-nous à de son sang; je ne veux pas m'en ser- le calmer, il ne nous comprenait plus vir, faites-moi plutôt trainer comme yous pourrez! »

non loin de nous; j'y envoyai M. Le Coulteux et quelques grenadiers, qui revinrent bientôt avec un brancard couvert de branchages. Nous transportâmes le maréchal à la tête de pont, où les chirurgiens en chef procédèrent à son pansement. Ces messieurs tinrent au préalable un conciliabule secret dans lequel ils furent en dissidence sur ce qu'il fallait faire. Le docteur Larrey demandait l'amputation de la jambe dont la rotule était brisée; un autre, dont j'ai oublié le nom, voulait qu'on les coupât toutes les deux; enfin, le docteur Yvan, de qui je tiens ces détails, s'opposait à ce qu'il fût fait aucune amputation. Ce chirurgien, connaissant depuis longtemps le maréchal, assurait que la fermeté de son moral donnait quelques chances de guérison, tandis qu'une opération pratiquée par un temps aussi chaud conduirait infailliblement le blessé dans la tombe. Larrey était le chef du service de santé des armées; son avis l'emporta donc: une des jambes du maréchal fut amputée!...

Il supporta l'opération avec un grand courage. Elle était à peine terminée lorsque l'Empereur survint. L'entrevue fut des plus touchantes. L'Empereur, à genoux au pied du brancard, pleurait en embrassant le maréchal dont le sang teignit bientôt son gilet de casimir blanc.

Quelques personnes malintentionnées ont écrit que le maréchal Lannes, adressant des reproches à l'Empereur, le conjura de ne plus faire la guerre; mais moi, qui soutenais en ce moment le haut du corps du maréchal et entendais tout ce qu'il disait, je déclare que le fait est inexact. Le maréchal fut, au contraire, très sensible aux marques d'intérêt qu'il recut de l'Empereur, et lorsque celui-ci, forcé d'aller donner des ordres pour le salut de l'armée, s'éloigna en lui disant : « Vous vivrez, mon ami, vous vivrez!... » le maréchal lui répondit en lui pressant les mains: « Je le désire, si je puis encore être utile à la France et à Votre Majesté! »

Les cruelles souffrances du maréchal ne lui firent point oublier la position des troupes dont il fallait à chaque instant lui donner des nouvelles. Il apprit avec plaisir que, l'ennemi n'osant les poursuivre, elles profitaient de la chute du jour pour rentrer dans l'île de Lobau. Sa sollicitude s'étendit sur ses aides de camp frappés auprès de lui; il s'informa de leur état, et sachant que j'avais été pansé avec de grossières étoupes, il invita le docteur Larrey à visiter ma blessure. J'aurais voulu faire transporter le maréchal à Ebersdorf, sur la rive droite du Danube; mais la rupture du pont s'y opposait et nous n'osions l'embarquer sur une frèle nacelle. Il fut donc forcé de passer la nuit dans l'île où, faute de matelas, j'empruntai une douzaine de manteaux de cavalerie pour lui faire un lit.

Nous manquions de tout et n'avions même pas de bonne eau à donner au maréchal, qu'une soif ardente dévorait. On lui offrit de celle du Danube; mais la crue du fleuve l'avait rendue tellement bourbeuse qu'il ne put en boire et dit avec résignation: « Nous voilà comme ces marins qui meurent de soif bien qu'environnés par les flots! »

Le vif désir que j'avais de calmer ses souffrances me fit employer un filtre d'un nouveau genre. Un des valets que le maréchal avait laissé dans l'île, en allant au combat, portait constamment un petit portemanteau contenant du linge. J'y fis prendre une chemise du maréchal : elle était très fine; on ferma avec de la ficelle toutes les ouvertures, à l'exception d'une, et, plongcant cette espèce d'outre dans le Danube, on la retira pleine puis on la suspendit sur des piquets audessous desquels on plaça un gros bidon pour recevoir l'eau qui, filtrant à travers la toile, se débarrassa de toutes les parties terreuses. Le pauvre maréchal, qui avait suivi toute mon opération avec des yeux avides, put enfin avoir une boisson, sinon parfaite, au moins fraîche et limpide: il me sut très bon gré de cette invention. Les soins que je donnai à mon illustre malade ne pouvaient éloigner les craintes que j'avais sur le sort qui lui serait réservé si les Autrichiens, traversant le petit bras du fleuve, nous eûssent attaqués dans l'île de Lobau: qu'auraisje alors pu faire pour le maréchal? Je crus un moment que ces craintes allaient se réaliser, car une batterie ennemie, établie près d'Enzersdorf, nous envoya plusieurs boulets; mais le feu ne dura pas longtemps.

Le 23 au matin, l'un des premiers soins de l'Empereur fut d'envoyer vers l'île de Lobau une barque de moyenne grandeur afin de transporter le maréchal Lannes sur la rive droite. Je l'y fis placer ainsi que nos camarades blessés, puis, en arrivant à Ebersdorf, je dirigeai ces derniers sur Vienne sous la surveillance de M. Le Coulteux, qui les conduisit à l'hôtel du prince Albert, où se trouvaient les colonels Saint-Mars et O'Meara: je restai donc seul avec le maréchal, qui fut conduit dans une des meilleures maisons d'Ebersdorf, où je fis ordonner à tous ses gens de venir le

joindre. Malgré les soins qu'il donnait aux travaux necessaires pour ces importantes constructions, l'Empereur, accompagné du prince Berthier, venait soir et matin visiter le maréchal Lannes, dont la situation fut aussi bonne que possible pendant les quatre premiers jours qui suivirent sa blessure. Il conservait toute sa présence d'esprit et causait avec beaucoup de calme. Il était si loin de renoncer à servir son pays, ainsi que l'ont annoncé quelques écrivains, que faisant des projets pour l'avenir, et sachant que le célèbre mécanicien viennois Mesler avait fait pour le général autrichien, comte de Palfi, une jambe artificielle, avec laquelle celui-ci marchait et mon-

tait à cheval comme s'il n'eût éprouvé

vint un délire affreux. Le maréchal, tousa surexcitation allait toujours croissant il ne reconnaissait même plus l'Empe-J'aperçus alors un bouquet de bois reur!... Cet état dura plusieurs jours sans que le maréchal dormît un seul instant, ou cessât de combattre imaginairement!... Enfin, dans la nuit du 29 au 30, il s'abstint de donner des ordres de combat; un grand affaissement succéda au délire; il reprit toutes ses facultés mentales, me reconnut, me serra la main, parla de sa femme et de ses cinq enfants, de son père... et, comme j'étais très prêt de son chevet, il appuya sa tête sur mon épaule, parut sommeiller, et rendit le dernier soupir!... C'était le 30 mai au point du jour.

Peu d'instants après ce fatal événement, l'Empereur arrivant pour sa visite du matin, je crus devoir aller au-devant de Sa Majesté, pour lui annoncer la malheureuse catastrophe, et l'engager à ne pas entrer dans l'appartement infecté de miasmes putrides; mais Napoléon, m'écartant de la main, s'avança vers le corps du maréchal, qu'il embrassa en le baignant de larmes, disant à plusieurs reprises : « Quelle perte pour la France et pour moi!... »

En vain le prince Berthier voulait éloigner l'Empereur de ce triste spectacle ; il résista pendant plus d'une heure et ne céda que lorsque Berthier lui fit observer que le général Bertrand et les officiers du génie l'attendaient pour l'exécution d'un travail important, dont il avait luimême sixé le moment. Napoléon, en s'éloignant, m'exprima sa satisfaction pour les soins que je n'avais cessé de donner à mon maréchal; il me chargea de le faire embaumer et de tout préparer pour l'envoi du corps en France.

tion s'accrut encore par la nécessité où | une conviction personnelle. je me trouvai d'assister à l'embaumement fait par les docteurs Larrey et rendit auprès de l'aide de camp de ser Yvan, afin d'en dresser procès-verbal. Puis il me fallut présider au départ du corps qui, placé dans une voiture, fut transporté à Strasbourg sous la conduite d'un officier et de deux sergents de la garde impériale. Cette journée fut bien pénible pour moi!... Que de tristes réflexions je sis sur la destinée de cet homme, qui, sorti des dernières classes de la société, mais doué d'une haute intelligence et d'un courage à toute épreuve, s'était élevé par son propre mérite au premier rang, et qui, au moment où il jouissait de tant d'honneurs der le roi; ce fut le roi qui s'avança vers lui. et d'une fortune immense, venait de ter- Les promeneurs, ayant aperçu ce mouveminer sa carrière en pays étranger, loin | ment, regardaient avec curiosité, comme pour aide de camp!

Général baron de Marbot.

POESIE INÉDITE

L'onde du moindre ruisselet Prend d'étonnantes transparences. L'air a le goût frais d'un sorbet Parfumé de fines essences.

Le bleu matin mouille en riant Ses pieds légers dans les rosées Qui font du brin d'herbe un ruban Brodé de perles irisées.

De son nid, comme d'un boudoir, L'oiselle révant d'escapades Décoche de chaudes œillades Au merle en uniforme noir

Et, sous les arceaux de feuillage, Se tiennent des meetings joyeux Où les beaux parleurs du bocage

S'égosillent à qui mieux mieux. Tout est lumière, vie intense, Pimpants atours, espoirs dorés Sur les étangs tourne la danse

Des éphémères enivrés.

Près du ballet des libellules, Les bourdons en frac de velours Ont l'air de Messieurs gais et lourds Qui frôlent des robes de tulles.

Le lilas donne aux hannetons Des messages pour l'aubépine; Autour de la mauve glycine S'empresse une cour de frelons.

La rose à piquante frimousse Qu'un papillon serre de près Va, comme sans le faire exprès Entr'ouvrir son corset de mousse

Et, sous les feuillles qui lui font Un vert cabinet de toilette, La petite fraise coquette Se cache et met du vermillon.

Plus d'un élégant scarabée Prend la pivoine pour divan Et, d'en bas à la dérobée, Avec des façons de don Juan,

Regarde l'abeille qui passe, Leste et blonde, presque en plein ciel, Pour aller occuper sa place D'ouvrière a l'usine à miel.

Le verger garnit sa tunique De bouquets rosés; les massifs Forment de tons brillants et vifs Leur éclatante mosaïque

Et champs et jardins sont des bars Où mille gentils porteurs d'ailes Boivent de capiteux nectars Dans le verre des fleurs nouvelles.

Alors, sous les bras enlacés Des grands arbres en mante claire, Les adolescents oppressés Devinent le troublant mystère:

Alors, vers le limpide azur Qui palpite aussi d'allégresse Monte plus vibrant et plus sûr L'hymne éperdu de la jeunesse.

Mai, c'est l'éternel enchanteur, C'est le magique évocateur; Quand son souffle court dans les branches. L'aïcule même aux boucles blanches

En d'inaccoutumés émois Se souvient des anciennes fièvres Et sent remonter, à ses, lèvres Le goût des baisers d'autrefois!

Myrtil Airel.

La dépêche d'Ems

M. Emile Ollivier publie, dans la Revue des Deux Mondes, la partie la plus pathétique peut-être du récit qu'il a commencé depuis longtemps et qu'il continue avec un noble zèle, avec une admirable bonne foi. Il raconte les événements des dernières journées qui ont précédé la déclaration de guerre. Il les raconte heure par heure... Et il n'est pas d'histoire plus émouvante que celle-ci, avec sa simplicité de témoignage.

La responsabilité de Benedetti est grave, selon la déposition scrupuleuse de M. Emile Ollivier.

A sept heures du soir, le 12, Gramont télégraphie à notre ambassadeur, qui reçoit la dépêche dans la nuit. Gramont demandait des « garanties », — et tout le mal venait de là. Certes, s'il n'était pas venu de là, il serait venu d'ailleurs, puisque Bismarck voulait la guerre et, pour l'amener, cherchait tous les stratagèmes. Mais enfin, il vint de là; et le rôle de Benedetti ne devait pas être de refuser à Bismarck tous les prétextes, celui-ci à ce moment-là?...

Est-ce que la dépêche de Gramont couvre Benedetti?... M. Emile Ollivier ne le pense pas. Plus tard, Benedetti raconta qu'il n'approuvait pas la demande des garanties: s'il ne l'approuvait pas, il ne devait pas, remarque M. Emile Ollivier, faire sans observations une démarche dont il apercevait les conséquences fàcheuses ». Un ambassadeur n'est pas un simple et impersonnel téléphone: — disons qu'il n'est pas ce qu'un téléphone devrait être!... Etant à Ems, voyant l'état des choses et l'état des esprits, il cause, l'opportunité de la démarche qu'on lui indiquait, ou discuter avec son d'être l'intermédiaire indifférent d'un tel dialogue. D'ailleurs, en d'autres circonstances que rappelle M. Emile Ollivier, Benedetti avait eu conscience de son véritable métier. Cette fois, non.

Non seulement il accomplit la mission sans envoyer à Paris aucune critique, mais il y J'étais navré de douleur!... Ma désola- mit autant d'insistance que s'il exprimait

En outre:

Le 13, dès le matin, Benedetti se vice, Radziwil; et il le pria de solliciter une audience. Le roi était sorti. Benedetti alla se promener au parc, près des sources. A neuf heures dix, soudain et probablement sans l'avoir prévu, il se trouva en face du roi. Voici, de cette terrible rencontre, le récit de M. Emile les conclusions de Le Bœuf. Et l'Empe-

Guillaume marchait avec son frère, le prince Albrecht, suivi d'un adjudant, lorsque, sur le bord de la Sahr, près de la maison des bains, il aperçoit Benedetti. L'ambassadeur avait trop de politesse pour aborhomme qui va sortir d'une affaire pesante à son cœur...

- Le courrier de Sigmaringen, dit-il, n'est pas encore arrivé, mais voyez ici une bonne Et, en même temps, il lui tend une feuille

supplémentaire de la Gazette de Cologne, contenant le télégramme de Sigmaringen. - Par là, ajouta-t-il gaiement, tous nos. soucis et toutes nos peines ont pris fin.

Il s'attendait à des remerciements empressés et satisfaits. Au lieu de cela, Benedetti lui dit d'un ton sérieux:

m'annonce la renonciation du prince à la couronne d'Espagne. L'empereur Napoléon a | au pays un exposé général de l'affaire. reçu avec satisfaction cette nouvelle et il espère que ce fait mettra fin à l'incident; mais il désire obtenir de Votre Majesté l'assurance, que la candidature, qui vient d'être retirée, ne sera pas reproduite à l'avenir. Et je demande à Votre Majesté de me permettre d'annoncer au duc de Gramont qu'elle interdirait au prince de poser de nouveau sa candidature.

à merveille, si l'on désire la guerre; si I'on ne la désire pas, il faut parler autrement.

Le roi montra, dit M. Ollivier, « une possession de lui-même vraiment royale.» Il repoussa très poliment la demande si brusque de Benedetti:

- Je ne connais pas encore la détermination du prince Léopold, j'attends à tout moment le message qui doit m'en instruire; je ne puis donc vous donner aucun éclaircissement ni vous autoriser à transmettre à votre gouvernement la déclaration que vous me demandez. Benedetti, au lieu de se tenir pour dit, et, par exemple, de consulter là-dessus son gouvernement, insista. Il adjura le roi de consentir à la déclaration demandée, sinon comme souverain, du moins comme chef de la famille des Hohenzollern. Cette distinction, il l'imaginait; ce n'était pas son gouvernement qui l'avait chargé de le faire.

- Je ne veux ni ne puis prendre un pareil engagement; je dois, pour cette éventualité comme pour tout autre, me réserver la faculté de consulter les circonstances. Qu'arriverait-il, en esfet, si plus tard Napoléon luimême admettait la candidature? Je devrais donc alors m'y opposer? Je n'ai aucun dessein caché et cette affaire m'a donné de trop grandes préoccupations pour ne pas désirer qu'elle soit définitivement écartée. Cependant, vous pouvez répéter à l'Empereur, votre souverain, ce que je vous affirme ici. Je connais mes cousins le prince Antoine de Hohenzollern et son fils; ils sont d'honnêtes gens, et s'ils ont retiré la candidature qu'ils avaient acceptée, ils n'ont certes pas agi avec l'arrière-pensée de la reproduire plus tard.

Le roi Guillaume maintenait avec énergie la résistance à laquelle l'appelait son indépendance de souverain. Mais, cela fait, il donnait des assurances qui auraient pu suffire, - qui auraient pu, qui auraient dû suffire, si l'on ne désirait sième fois, Benedetti insista. Il répéta qu'il s'adressait non pas au roi, mais au chef des Hohenzollern.

- En cette qualité, Votre Majesté peut assurément accueillir, sans préjudice d'aucune sorte, la demande que j'ai été chargé de lui présenter. Notre démarche est sans arrière-pensée; nous avons uniquement en vue de conjurer tout nouveau dissentiment et de rendre une consiance entière aux intérêts

insistance, avait réussi dans son entre- conclusion.

prise, c'était un avantage pour notre pays; à vrai dire, c'était surtout un succès personnel que remportait Benedetti. | M. Emile Ollivier. Mais il n'a pas réussi, voilà le principal de sa faute: en pareille matière, il faut qu'on juge d'une initiative sur ses résultats. Et c'était à Benedetti de voir, pendant qu'il causait avec le roi, s'il avait Juelque chance de réussir. Les paroles qu'il entendait et, plus encore, le ton sur equel elles étaient dites, devaient l'engager à persévérer dans son attitude ou bien l'en détourner.

A sa troisième reprise des mêmes arguments, le roi s'impatienta. Il resta poli, mais il fut sévère et dit :

- Monsieur l'ambassadeur, je viens de vous donner une réponse; et comme je n'ai rien à y ajouter, permettez que je me retire.

Alors, le roi fit deux pas en arrière, salua, traversa la foule et rentra chez été « presque insolent ».

Voilà ce qui se passait de l'autre côté du Rhin. Voyons en France cette jour-

Il y avait conseil à Saint-Cloud. Les ministres ignoraient l'envoi de la demande de garanties, qui était l'œuvre particulière du duc de Gramont. Le Bœuf arriva. Dans l'antichambre de la salle du conseil, un aide de camp lui dit, dun air superbe »:

- Ce n'est pas fini! Nous demandons des garanties. Il nous en faut!...

Le Bœuf bondit:

- Des garanties? Qu'est-ce que cela signifie? Que s'est-il passé? Il y a donc du nou-

Voici le récit de M. Emile Ollivier :

Le Bœuf entre comme un furieux dans la salle du conseil, se dirige vers Gramont et vers moi, qu'il aperçoit en conversation dedevait apprécier, en connaissance de bout devant une fenêtre et nous interpelle

d'un accent de colère : - Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce que ces gagouvernement et ne pas se contenter ranties? La querelle recommence et je l'ignore? Mais j'ai arrêté mes préparatifs! Vous ne savez pas quelle terrible responsabilité pèse sur moi. Cela ne peut pas durer; il faut absolument que je sache, ce matin, si c'est la paix ou la guerre.

> dépêches les plus récentes. Le Bœuf, et l'ardeur de l'adolescence, avsc la riche et des réserves, « après quoi il ne s'opposait plus à ce qu'on fit de la diplomatie autant qu'on voudrait »... Il s'écria:

- Chaque jour que vous me faites perdre compromet les destinées du pays!...

Le Bœuf avait raison. D'autre part, l'appel des réserves équivalait à une déclaration de guerre. Ils furent dans cette alternative redoutable! Mège et Maurice Richard appuyèrent

reur fut de leur avis. Il dit:

- Nous avons bien d'autres griefs contre la Prusse que cette affaire Hohenzollern!...

Chacun des ministres donna son opinion. M. Emile Ollivier s'opposa au rappel des réserves; quant à la question des garanties, il voulut qu'on y renonçât ce sa famille, entre les bras d'un simple | essayer de pénètrer le sens de cette rencon- et que, même si le roi de Prusse persistre. Alors, le prince Albrecht et l'adju- tait à les refuser, on tînt l'affaire pour dant s'arrêtèrent à quelques pas en ar-finie. Segris et Chevandier, Louvet et rière, pour contenir la foule asin qu'elle Plichon se rangèrent à cette idée. L'Emn'entendit pas la conversation. Le visage du pereur y vint lui-même et y entraîna roi était éclairé par le contentement d'un Gramont. On vota : pour la guerre ou, au moins, pour l'imprudence, il y eut Byron. Le vieux romancier avait auprès de quatre voix contre huit: Mège, Maurice | lui sa fille, une jeune veuve, radieuse de jeu-Richard, l'amiral et le maréchal.

la tribune, la déclaration suivante :

L'ambassadeur d'Espagne nous a annoncé officiellement hier la renonciation du prince de Hohenzollern à sa candidature au trône d'Espagne. Les négociations que nous poursuivons avec la Prusse, et qui n'ont jamais | Après la séparation, il alla habiter à Chelsea, - Un télégramme du duc de Gramont nées. Il nous est donc impossible d'en parler setti et Swinburne, dans ce coin de Cheyne et de soumettre aujourd'hui à la Chambre et | Walk, rendu fameux par Carlyle.

M. Emile Ollivier commente ainsi ce

Le silence gardé sur la demande de garanties en préparait l'abandon. Admettez que, pendant cette délibération, nous eussions reçu de Benedetti un télégramme formulant les objections que soulevait la demande de garanties, et nous demandant de réfléchir Voilà bien de l'exigence, et commina- avant de lui en réiterer l'ordre, le Conseil, toire dans les termes. Ces façons-là sont | au lieu d'atténuer les effets d'un fait accompli, l'eût empêché de s'accomplir. Et Benedetti aurait ainsi, sans autre effort que celui d'une franchise obligée, rendu un service capital à son gouvernement et à son pays.

> Tel fut le premier grand conseil de ces journées décisives. L'Empereur se retira. Le Bœuf le suivit et puis revint. Alors, de retour, Le Bœuf, agité, soufflant, jeta son portefeuille sur un meuble et s'écria :

- Si ce n'était pas pour l'Empereur, je ne resterais pas cinq minutes membre d'un tel cabinet qui, par ses niaiseries, compromet les destinées du pays!...

Maurice Richard s'approcha et tâcha

de calmer Le Bœuf: - Voyons, mon cher collègue...

Mais Le Bœuf l'écartait: Laissez-moi!...

leur dit:

huit voix contre quatre. C'est une honte, il ne me reste plus qu'à donner ma démission, je serai l'homme le plus populaire de France. On trahit l'Empereur!

M. Emile Ollivier raconte qu'alors Le Bœuf le désigna et ajouta: - Voilà l'homme qui le trahit!...

Bachon lui dit:

Et M. Ollivier commente comme suit cette scène:

- Prenez garde, M. Ollivier va vous en-

Mes collègues ont souvent réprouvé cette pas la guerre. Cependant, pour la troi- à eux. L'émotion de se sentir rejeté tout à sortie du maréchal; je ne me suis pas joint coup, sans avoir été prévenu, sous l'effroyable responsabilité dont il se croyait délivré, explique ces mouvements désordonnés d'une ime militaire.

> Cette noble sérénité de jugement suffit | tions d'imagination. Mais la force des conflits à indiquer un caractère.

Les événements se précipitent, dans ces derniers jours qui ont précédé la guerre. Chaque minute est toute pleine de fatalités, ou bien, si nous voulons écarter ce mot peu intelligible, de ha-Evidemment, si Benedelli, avec cette | sards, mais qui tendent tous à la même |

analyse du simple et terrible récit de

André Beaunier.

GEORGE MEREDITH

Depuis la mort toute récente de Swinburne, George Meredith restait le dernier survivant des grandes gloires de l'époque victorienne, il demeurait le dernier de ses pairs, - et ses pairs, ce furent Tennyson, Rosetti et Browning, Dickens, Thackeray et William Morris.

Son œuvre se répartit sur la seconde moitié du dix-neuvième siècle, depuis la publication de son premier poème, en juillet 1849, jusqu'en juillet 1907, où ses derniers vers, en commémoration du centenaire de Garibaldi, parurent dans le Times, car, c'est en côte, un chemin rugueux quitte la route lui. Il dit à la reine que Benedetti avait poète que ce romancier de génie commença étroite et mêne à Flint-Cottage, la maison de et termina sa gloricuse carrière.

D'ordinaire, quand meurt un homme illustre, les journaux abondent en anecdotes sur son compte; ceux qui l'ont plus ou moins connu relatent des « souvenirs personnels » plus ou moins exacts et fidèles parfois, et l teau, la porte vous est ouverte, et, dans le chacun rivalise pour révéler au public le salon, le vieillard vous accueille, debont, plus de détails intimes sur le disparu. On | malgré ses jambes qui lui refusaient leur nous donne l'emploi de ses journées, on nous décrit sa maison, on nous énumère ses habitudes et rien de ce qui le concerne ne nous

Pour George Meredith, ce genre d'information fait singulièrement défaut. Cet écrivain, dont on a dit que l'œuvre est shakespearienne, a jalousement gardé de toute indiscrétion sa vie très simple et très noble. Mais quel que soit le soin avec lequel George Meredit ait caché sa vie privée, il est certains faits qui, dans notre société ordonnée et policée, deviennent forcément de notoriété publique, et nous servent ici à éclairer quelque peu la vie de l'écrivain et son tempérament. Bien que de sang irlandais et gallois, Celte somme toute, il naquit dans le comté anglais du Hampshire, le 12 février 1828. Orphelin de bonne heure, il fut ce qu'on appellle en Angleterre a Ward in Chancery ou a Ward of Court, c'est-à-dire un pupille placé sous la protection de la chancellerie, cour spéciale de justice, qui désigna à l'enfant un tuteur soumis à la surveillance de la cour. Envoyé par son tuteur en Allemagne, Meredith y fit ses études et acquit pour la musique un goût très vif qu'il conserva jusqu'à ce que la surdité l'empêchât d'y prendre plaisir. De retour Gramont sit connaître au conseil les en Angleterre, il se familiarisa, dans le zèle aussitôt, demanda le rappel immédiat pittoresque campagne anglaise. C'est alors, vraisemblablement, qu'il connut les personnages ruraux de ses futurs romans, les fermiers Fleming et Blaise, les Lucy et les Rhoda, avec les bêtes, les oiseaux, les arbres et les plantes dont il peuplera, de si vivante façon, ses paysages.

Vers la vingtième année, il vient étudier le droit à Londres, et là, lui parviennent, du continent les rumeurs de cette révolution de 1848 à laquelle Richard Wagner en Allemagne, Lamartine en France, et Mazzini, dans l'Italie autrichienne, prêtèrent la main. A Londres aussi, il contempla en observateur pénétrant, les turpitudes, les douleurs et les crimes de la vie citadine, d'où il détourna ses regards vers un idéal de rébellion chevaleresque. Peu attiré par l'étude du droit, et contraint, du reste, à y renoncer par des revers de fortune, il se sit journaliste et fréquenta bientot les plus brillants milieux littéraires. Il s'attacha, en particulier, au romancier satiriste, Thomas Love Peacock, âgé alors d'une soixantaine d'années et qui avait été l'ami de Shelley. Il écoutait le viellard évoquer les souvenirs tumultueux de la Révolution française et des guerres napoléoniennes, de la longue hostilité entre la France et l'Angleterre, ou rappeler les grandes sigures de l'ère romantique, Colindge et Wordsworth, Reats et Shelley, Walter Scott et nesse et d'esprit, et, bien qu'elle fût de quel-Là-dessus, on rédigea, pour la lire à ques années plus àgée que lui, Meredith s'en éprit et l'épousa. Leur communion d'esprit et de cœur fut de courte durée: la joie du jeune poète se changea en une cruelle souffrance qu'il exprima dans ce tragique poème Modern Love, qu'on ne peut lire sans une émotion poignante et même sans larmes. eu d'autre objet, ne sont pas encore termi- avec Dante Gabriel Rossetti, William Ros-

son existence grâce à un labeur incessant; sante pour cette foi inébranlable qu'il avait il collaborait régulièrement à divers jour- | dans la destinée immortelle de notre France. naux, il fut lecteur pour les éditeurs Chapman and Hall, il dirigea, par intérim, la Fortnightly Review pendant l'absence de son directeur, John Morley, qui voyageait en Amérique, il traduisit même la Vie de Ca- | nous avons publié un extrait dans notre vour, par M. Charles de Mazade. Bientôt, il dernier numéro, ont été traduits de l'alleput quitter Londres pour vivre à la cam- mand et édités chez Perrin avec une intérespagne, et, sa première femme étant morte, il sante préface et des notes par M. le capise remaria. Installé à Box-Hill, le jeune con- | taine de Maleissyc-Melun. temporain de Thackeray, de Dickens et de George Eliot, se recréa un foyer et mena une vie de labeur calme et assidu. Pendant de longues années, dans le chalet au flanc de la colline boisée, il écrivit des œuvres admi-Une statistique rables que, longtemps, furent seuls à goûter de peu nombreux lecteurs — des poèmes qui l'égalent aux plus grands poètes de son pays, et des romans dont l'ensemble forme un des beaux monuments littéraires qui aient été édisiés non seulement au dix-neuvième siécle, mais dans tous les temps et dans tous les va devenir un immense hôtel. C'est la pays. Sa première œuvre en prose, The Shaconclusion qui résulte d'une curieuse ving of Shagpat, date de 1855. Puis ce furent, séparés chacun par un intervalle de quelques années, The Ordeal of Richard Feverel, Evan Harrington, Sandra Belloni, Rhoda Fleming, Vittoria, The Adventures of Harry Richmond, Beauchamp's Career, The Egoist, The Tragic-Comedians, Diana of the Crossways, One of hôtels était de 1,924 et le nombre des lits de our conquerors, Lord Ormont and his Aminta 124,068. Pendant cette période, le chiffre total et The Amazing Marriage. Il obtint son véri- des capitaux engagés dans cette industrie table premier succès en 1885 avec Diana of s'est élevé de 324,500,000 à 777,500,000 francs. the Crossways, on I'm voulut voir un roman à clef qui présentait, avec certaines transpo- de 17 par hôtel; 38 % d'entre eux sont des Il avait le visage rouge, les yeux en- sitions chronologiques, l'affaire des docu- étrangers, les autres sont de nationalité flammés. Il alla à Pictri et à Bachon et ments confidentiels vendus au Times, par suisse. M. Norton. Trois éditions furent vendues dans le cours de l'année, et, profitant de cette contingent de voyageurs, soit 30 %; au seune collection complète des œuvres de l'au- valle, arrivent les Anglais, 15 %, puis vienteur, qui a éte suivie de plusieurs autres de- nent les Français, 12 %, et les Américains puis lors. Dans Vittoria, on trouve un per- du Nord 6 %. Dans cette statistique, les Itasonnage modelé sur Mazzini, que Meredith liens ne sont représentés que par le chiffre avait connu au cours de la guerre d'Italie, modeste de 3 % et le nombre des voyageurs qu'il avait suivie comme correspondant d'un | venus de l'Autriche ou de la Hongrie est à grand quotidien anglais. The Tragic-Come-dians narrait l'histoire de Ferdinand Las-salle, que le vicomte E. Melchior de Vogüé, Le nombre l'éminent académicien, résumait d'émouvante | croître à chaque saison, les hôteliers ne facon dans le Figaro du 25 mai 1897. Dans The Egoist, ce chef-d'œuvre, ce livre unique au monde, Meredith a exploré le plus terrible mystère du cœur humain. « Tout cela, a dit

Marcel Schwob, était bien ardu pour des lec-

teurs accoutumes aux émotions plus simples

de Charles Dickens et de George Eliot. »

plexité des idées qui se pressent dans ses

phrases. Meredith accumule avec une éblouis-

sante prodigalité les métaphores pour expri-

mer toutes les nuances de sentiment, toutes

les antinomies d'esprit, toutes les construc-

en jeu dans son œuvre, la puissance passion-

ses femnies, Rose Jocelyn, Lucy Desborough,

Clara Middleton, « douces créatures aux doux

noms, écrit Stevenson, les filles de George

Meredith », lui ont conquis l'admiration

d'une élite sans cesse augmentée, car la pous-

see d'un génie qui n'a cessé de se développer

pendant plus de quarante ans à travers

Samedi prochain, je continuerai cette | douze grands romans et quatre volumes de poèmes doit être finalement irrésistible.

Depuis près de vingt ans, George Meredith n'avait quitté Box-Hill. Ses amis d'autrefois, de jour en jour diminués, venaient l'y voir, mais le nombre des visiteurs était accru sans cesse d'admirateurs plus jeunes. Et ceux qui furent conviés à l'honneur de rencontrer le glorieux écrivain et firent, ne fut-ce qu'une fois, le pieux pèlerinage, en conserveront sans nul doute, un souvenir impérissable. Si, visitant l'Angleterre pour la première fois, l'on veut connaître la campagne anglaise sous son aspect le plus beau et le plus caractéristique, il faut parcourir le Surrey et s'arrêter à Box-Hill. Au pied d'une colline abrupte, non loin d'un pont jeté sur un ruisseau qui coule entre des arbres gigantesques, couverts d'énormes tousses de gui et de nids de corbeaux, on trouve une auberge accueillante où Keats, jadis, écrivit en partie Endymion et où Stevenson résida quand il vint faire la connaissance de l'idole de sa jeunesse, de l'auteur de Richard Feverel. Plus haut, à mil'écrivain. Après avoir franchi la barrière blanche, passé entre la pelouse et les platobandes fleuries, on arrive devant une façade toute gaie sous les lierres, les vignes vierges et les rosiers multicolores. Au heurt du marservice. Il est très grand et, sur ses larges épaules, une tête admirable : la barbe et les cheveux sont blancs, les traits fins, la figure d'une imposante et rare beauté. A chaque visite, et en dépit des atteintes de l'âge, c'est la même admiration devant cette admirable figure. Dès qu'il parle, ses yeux d'un bleu profond, ses yeux « ivres de pensée » donnent au visage une expression qu'on ne peut décrire. C'est bien là l'homme qui a « exalté son activité cérébrale au delà de toutes les limites humaines », et qui, traduisant sa pensée en des œuvres merveilleuses, a donné « le spectacle de la fonction intellectuelle la plus prodigieuse de son siècle »

Ce qu'il dit, comment le rendre? Toute notre attention suffit à peine à le suivre. Il dit que la poésie et la netteté des images sauvent chez Maupassant le côté par trop terre à terre, que la brutalité de Zola est inutile, qu'il ne peut condamner ce que le roman français a de licencieux chez les meilleurs; il dit que la France exerce sur l'Angleterre une influence littéraire profonde et salutaire le plus souvent. Il déplore le manque de discernement de ses compatriotes qui prennent Austin conme poète lauréat et enterrent un Bulwer-Lytton à Westminster; il remarque qu'aucune ville d'Angleterre ne donne à ses rues le nom des grands hommes de lettres. Il dit que celui de ses romans qu'il orefere, c'est Harry Richmond et celle de ses héroïnes qu'il préfère, c'est Renée de Croiseul, une Française, comme sa seconde femme. Quand nous lui disons que nous n'avons pas compris le « prélude » de l'Egoïste, il éclate d'un rire cordial et clair, et, se faisant apporter le volume, il nous lit ces pages, les commente et nous les rend lim-

Sur les meubles, autour de lui, beaucoup de journaux français: le Figaro entre autres, avec nos principales revues, et des piles de livres brochés, aux titres français. Il lit plus de français que d'aucune langue, nous as-

« Bien que je ne sente dans l'esprit aucun avertissemeut de la vieillesse, je ressens, une honteuse jalousie de ceux qui travaillent », écrivait-il l'an dernier. Il est mort en pleine possession de sa surhumaine intelligence. Mais, en songeant à lui, nous ne voulons pas croire qu'il n'est plus; « la mort, disait-il, ce n'est que l'autre côté de la porte ». Il a franchi la porte, toujours entrebâillée, où nous ne devons même pas nous pencher pour voir... et son absence nous laisse un douloureux

L'image nous reste du grand vieillard si beau, dans le jardin et dans le pavillon de Box Hill, d'où, pendant tant d'années, il assista, en spectateur suprêmement intelligent, à l'immense spectacle de ce monde, lisant tout et se tenant au courant de tout. Il a vu l'Angleterre des squires féodaux transformée par les chemins de fer et les manufactures en un pays de démocratie; il a vu le formidable développement de l'Amérique, la libération de l'Italie, l'unification de l'Allemagne; il s'est réjoui de voir son Irlande ancestrale s'affranchir lentement de l'oppression anglaise; il a pleuré de voir la France vaincue et il a chanté avec enthousiasme sa prospérité et sa gloire renaissantes.

Au souvenir ému que nous gardons de l'homme, à l'admiration que son génie nous Muri par ses souffrances morales, il assura | inspire, se mêle une tendresse reconnais-Henry-D. Davray.

Les Souvenirs du Chevalier de Grueber dont

LECTURES ÉTRANGÉRES

des hôtels de la Suisse Encore quelques années et la Suisse

statistique récemment publiée par l'Economic Journal. En 1880, il y avait sur tout le territoire de la Confédération helvétique 1,002 hôtels contenant 58.137 lits. En 1905, le nombre des

Le nombre des employés est en moyenne Les Allemands fournissent le plus gros

Le nombre des visiteurs a beau s'acs'en plaignent pas moins. Ils répètent à tout venant que l'année est mauvaise et très souvent, en effet, ils disent la vérité. Seulement, ils se gardent bien de faire connaître aux voyageurs les caractères et plus faciles que leur donnaient les romans qui permettent de distinguer une année bonne d'une année mauvaise. L'Econo-D'autant plus que la langue de Meredith est | mic Journal nous révèle avec une précid'une difficulté extrême par suite de la com- sion mathématique les règles observées dans cette classification. L'année est mauvaise lorsque le nombre des lits occupés descend au-dessous d'une moyenne de 25 %, à partir de 26 % jusqu'à 28 % l'année est médiocre, de 29 à 32 % elle est ordinaire, au-dessus de 33 %, elle est nelle de ses héros, le charme pénétrant de bonne, et elle devient très bonne lorsqu'elle dépasse 37 %. Le cas ne s'est présenté qu'une seule fois pendant la période comprise entre 1894 et 1905 et, en revanche, le nombre des années médiocres a été de cinq.

G. Labadie-Lagrave.

Ayuntamiento de Madrid

Barry à Louveciennes

Un livre très neuf, curieux et sérieux à la fois, va remettre en discussion une des figures historiques les plus fameuses de l'ancien régime, Mme du Barry. Appuyé sur de nom-breux inédits, l'auteur M. Claude Saint-André, présente pour la première fois une image vraisemblable et vivante de la dernière maîtresse de Louis XV. Il fait justice de légendes absurdes et grossières du rôle de Mme du Barry après sa disgrâce et pendant la Révolution et donne des défails qui font voir « cette prétendue courtisane » sous un jour vraiment inat tendu et, en somme, favorable. Les amidétachons une page du chapitre intitulé Mine du Barry et les Arts: la thèse de l'auteur est d'ailleurs appuyée par les témoigna-ges contemporains réunis dans la préface substantielle et brillante que M. de Nolhac a écrite pour le livre de M. Claude Saint-André et dont nous avons eu le plaisir d'offrir la primeur aux lecteurs du Figaro.

Il fallait à Mme du Barry une demeure née de son rêve, dont elle-même aurait tracé le plan, inspiré l'ordonnance, imaginé les détails, une « folie » où le besoin de créer aurait donné toute la mesure de sa fantaisie, tout l'original de son caprice; et comme Sa Majesté | de son Caprice, de continue de la main. Les dessus de porter des chutes de roses et les armes masque à la main. Les dessus de porter des chutes de roses et les armes masque à la main. Les dessus de porter des chutes de roses et les armes masque à la main. Les dessus de porter des chutes de roses et les armes masque à la main. Les dessus de porter des chutes de roses et les armes masque à la main. Les dessus de porter des chutes de roses et les armes masque à la main. Les dessus de porter des chutes de roses et les armes masque à la main. Les dessus de porter des chutes de roses et les armes masque à la main. Les dessus de porter de la main. Les dessus de porter de la main. Les dessus de la main. Les de Louveciennes, tout de suite ell e faisait | en relief. édifier le blanc pavillon des jardins.

Sur la terrasse à pic, dominant la Seine, on vit se dresser, comme d'un temple romain, l'harmonie de ses lignes antiques. C'est l'architecte Ledoux qui fut chargé de ce délicat ouvrage. Le pavillon carré, haut de vingt-cinq pieds, s'éclaire de face par cinq fenêtres et par trois sur les côtés. Il se compose d'un rez-de-chaussée en pierre de Saint-Leu et d'une terrasse entourée d'une balustrade. Les huit marches du perron mènent sous un portique de quatre colonnes ioniques cannelées, dont deux encastrées dans le mur; le péristyle est que, le chissre de la comtesse. Aux senêsurmonté d'une coupole intérieure finement travaillée. Un admirable bas-relief, de l'espagnolette, dont la poignée, en par Lecomte, orne le fronton; c'est forme de lyre, s'ouvrageait de fleurs. une bacchanale, d'une grâce vraiment Les boutons, les supports, les charnières païenne, où des enfants, groupés en des jalousies étaient ciselés, dorés et moqueur. C'est le grand ouvrage de chaque objet impose sa valeur, dégage Greuze qui, après m'avoir montré un pastorale; de Pierre, une bacchanale; des jetées de roses.

La construction, commencée en décembre 1770, s'acheva en janvier 1772. L'intérieur fut divisé en trois salons et un vestibule servant de salle à manger. Le ciseleur Jacques Gouthière fournissait les ornements de bronze; ses souples entrelacs de laurier, de myrte et de roses allaient fleurir le petit pavillon. Et | rue Sainte-Anne, près les Nouvellesc'est là qu'on aurait pu étudier, en son de la serrure d'une porte au chambranle | deux faces travaillées. Et les dessus de | et recevait de la favorite dix-huit mille | phait en talent et en force. des cheminées, tout était merveille de portes étaient de Fragonard. goût, dessin rare, exécution parfaite.

clarté scintillante un souper donné à Louveciennes. Le dessin de cette délicieuse aquarelle du Louvre paraît froid, peut-être, tant la précision est minutieuse, depuis le pavé de marbre quadrille jusqu'aux tribunes dorées, réservées d'ordinaire aux musiciens et occupées, ce soir-là, par des invités de la Vénus et Vulcain, rendaient « le dépréside; l'artiste a nettement marqué | écrivait Cozette, entrepreneur de la ma- | précieuses de la comédie de cour : gran- | sentimental était représenté par la Jeune | jour, recourir à cet original afin que Du- | Paris. — Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot.

de sa douceur. Tout autour de la table sont assis grandes dames et cordons bleus: Richelieu, à la verve étourdissante, d'Aiguillon galant et réservé, Maupeou caustique, Chauvelin, aimable jeune vicomte du Barry, qui ne voit | Pajou en 1773. dans l'essaim coquet des femmes que la favorite, sa tante toujours aimée.

Les laquais circulent avec peine dans la foule des curieux; les gens de la comtesse, en grande livrée, velours écarlate galonné d'or, sont aidés par les gardestiés honorables qu'elle a inspirées, le cou- suisses, en uniforme d'ordonnance, rage qu'elle a montré pour les défendre, lui parements bleus, revers et passepoils doivent au moins quelque indulgence. Nous blancs, tricorne sur la tête et l'épée au côté. Morin, le factotum, dirige le service; Zamor est là, petit page noir en costume rose, et Mirza, la levrette blanche, présent de l'abbé Delille, pour laquelle | de Paris. Gustave III donna un collier de brillants. Avec le surtout fleuri qui orne la table, on a posé les candélabres d'or parmi les plats montés, chefs-d'œuvre de Sala- de myrte, avec des roses sur la frise et 26 juillet 1769. nave, officier d'office de la favorite. La les traverses; du myrte encore aux pordes, du dessin de Saint-Aubin, forment sur leur gaine, deux statuettes de mar-continue sur les murs du salon. L'apparle chiffre du milieu. Les couverts d'or bre, par Vassé, l'Amour et Thalie, un

> carré faisait aisément salle de spectacle. Gouthière y avait jeté sa floraison de bronzes le long des chambranles et des feux, ses guirlandes aux bras et aux embrasses, ses bouquets aux espagnolettes, serrures et boutons. Sur les deux cheminées courait une frise de feuilles de vignes entrelacées et percées à jour: les mêmes entrelacs ornaient les panneaux et les consoles. Les feux étaient à | chaste des idylles jouée dans les parcs bas-reliefs dorés; les serrures, percées à bleus, près des buissons de roses: Le jour de rais-de-cœur et de cœurs entrelacés, portaient, au milieu d'une arabestres, des pampres s'enroulaient autour moindre détail, l'ornementation gé-

Cagny avait fourni les chaises blanches, les chaises dorées et les douze grands fauteuils, recouverts de gourgourand de soie jaune, brodés chez le

ment d'Europe, d'après le carton de l'école de David. Pierre, premier peintre du Roi. Ces morceaux très chargés, surtout celui de

quatrième panneau, se dressait un autel | brocart. à l'antique, de marbre blanc, d'or et | d'argent, que Gouthière cisela et où

cevoir, estompée dans le crépuscule, la colline de Saint-Germain; les dernières sonneries du cor ajoutaiant leur mélancolie à l'heure indécise; le Roi aimait ce grand silence et cette poésie. Plus tard, à la même place, la comtesse écoutera encore, non plus le clairon des chasses royales, mais le bruit des canonnades héritier de la comtesse de Toulouse, y

Des deux salons plus petits, celui de droite avait une cheminée à colonnettes vaisselle d'or, ciselée par Rœttiers de l tes et aux fenêtres et, sur les poignées et | frise de jeux d'enfants ; la salle à man-La Tour, alterne avec le service de boutons, le chiffre de Mme du Barry ger est revêtue d'une boiserie, attributs étaient quatre enfants, de Drouais, de Grace à son merveilleux décor, le salon | ceux que goûtait Diderot : « Il leur met | dans les yeux de la vie, de la transparence; » écrivait-il, « ils semblent vous regarder, vous sourire, même de près. »

> Barry avait chargé tout d'abord Fragonard de le décorer ; en 1771, elle faisait sa commande à l'artiste et elle-même l'inspirait. Et ce fut sur la toile la plus rendez-vous, La poursuite, Les lettres d'amour, L'amant couronné. La note

Le troisième salon, tout en miroirs, avait un plafond de Briard. Les divertissements champêtres, avec cette devise:

les jardins, pendant que le château de Feuillet et Métivier sculptèrent des figu- | Louveciennes s'aménageait également res. Il supportait la blanche idole, ce suivant les volontés de la comtesse. et doux, et parmi tant d'autres, le tout buste en marbre de la favorite livré par Après l'exil qui suivra la mort de Louis XV, jusqu'au jour de l'échafaud, vertes sur la campagne laissaient aper- de Liège, constructeur de la machine de mémoires des fêtes données à Louve-Nantes, légitimée du Grand Roi: « La loris délicat de sa palette, la préciosité vie y est charmante », écrit-il, « la maison fort jolie. » Le duc de Penthièvre, balle, dernier survivant de ses cinq fils; | dèrent pour les répliques, qui furent | s'alliaient aux Stuart. il se défit de ce don viager, et Louis XV | nombreuses. de bronze et d'or entourées de branches | en accorda le brevet à sa maîtresse, le

Le vestibule a son plafond orné d'une plus tard le duc de Cossé-Brissac. A la dorée et blanche, où se célèbrent les mariages des gens du château et les baptê-

du service divin. A la mort de Louis XV, Montvallier, intendant de la comtesse, fera transporter à Louveciennes les meubles et les objets précieux de l'appartement de Ver- mais en bacchante. Les Anecdotes raconsailles; et les richesses artistiques, d'an- | tent que, mécontente de son portrait en | est mélancolique, l'amour est passé là. | née en année, s'y augmenteront encore. | Muse, « elle voulut que le sieur Greuze et le sentiment l'emporterait peut-être | Ce n'est point, d'ailleurs, la profusion | se chargeât de travailler sur le même | de Cossé-Brissac, l'Amour s'envole, qui si, sur un socle, au-dessus des eaux des galeries d'un financier; tout ici, est sujet. » Monseigneur de Grimaldi, évê-faisait pendant, et deux nymphes, l'une jaillissantes, n'apparaissait le dieu du choisi, parfait et rare. En l'harmonieux que de Noyon, écrivait à son ami Dessiècle, l'Enfant ailé, Eros sceptique et ensemble, synthèse de l'art du siècle, friches, le 6 avril 1772 : « J'ai passé chez une lyre ». Elle avait de Boucher une demi-cercle, jouent avec un bouc parmi surdorés. Enfin les bras et les candéla- Fragonard et, sans doute, la plus belle sa propre vie. Ils sont, dans l'œuvre fé- portrait en ovale de Mme du Barry, par- de Casanova, une scène rustique; de bres de feuillages rappelaient, dans le série de peintures décoratives du dix-conde et glorieuse de l'époque, ceux dont faitement ressemblant, à ce que m'ont huitième siècle. « Cet ensemble d'œuvres | la grâce légère, la vérité émue répond | assuré les connaisseurs de l'original, exquises, si appropriées à ce lieu d'art | plus particulièrement à la sensibilité de | m'en ont détaillé toutes les beautés, et | qu'était Louveciennes, n'ornèrent cepen- | la jeune femme. Le temps de sa faveur | je l'ai effectivement trouvé très beau. » dant point le blanc pavillon des jardins. fut un des plus jolis moments de la pein- C'est, sans doute, cette toile inachevée un intérieur de Van Ostade, une guin-Non sans doute qu'elle n'aient point plu l'ture du dix-huitième siècle, qui eut de | qui passa aux biens de l'Etat, d'après | à la comtesse; son goût sûr... la faisait | si jolis moments. De Watteau à Frago- l'inventaire de Louveciennes, en 1793. sieur Tripperet, brodeur du Roi, à Paris, bon juge de la valeur des toiles; mais nard, bien des maîtres avaient passé, et On ne la connaît plus que par une méavec sa manie de tout critiquer, de gui- leurs toiles, moins goûtées, se montraient diocre gravure du temps. La favorite a Catholiques. L'ottomane représentait, en der minutieusement les artistes qui tra-parfois encore dans-le cadre d'or des les seins découverts soutenus par un corélégante préciosité, ce que l'ornementa- ses six grands médaillons, « la scène des vaillaient pour elle, elle dut fatiguer trumeaux, mais c'était maintenant la selet en peau de tigre; elle est couronnée tion du siècle avait de plus accompli; moissonneurs »; ainsi de l'écran aux Fragonard. » Celui-ci gardait ses toiles siècle avait de plus accompli; moissonneurs »; ainsi de l'écran aux Fragonard. » Celui-ci gardait ses toiles siècle avait de plus accompli;

Trois tapisseries de haute lisse, com- devait recommencer l'ouvrage et sur trouvons Fragonard avec quatre dessus gouailleuse prête aux traits une expres-Moreau le jeune a évoqué dans une mandées aux Gobelins en novembre le thème déjà donné à Frago: Le progrès de porte de la salle à manger: Les Grâces, sion que Greuze sûrement ne lui a point 1772, ne devaient décorer qu'en 1775 les | de l'amour dans le cœur des jeunes filles. L'Amour qui embrasse le monde, Vénus | donnée. panneaux du salon. C'étaient Vénus et Mais ce ne fut plus l'œuvre de grâce et et l'Amour, et enfin, la Nuit. Et sans Drouais peignit encore pour la com- d'une femme, par Halle; Marc-Aurèle Vulcain, d'après Boucher, Pluton et de lumière; les froids sujets classiques, doute est-ce, de tous, l'artiste qu'elle pré-Proserpine, d'après Vien, et l'Enlève- au nu conventionnel, annonçaient déjà férait, celui qui faisait revivre le rêve de un chat; Betzy, jouant du triangle; comtesse. Le grand couvert est servi boursé pour l'ouvrier et les étoffes de Ruris amor. Et les tremblants panneaux vers la nature, avec une ruine d'Hubert sentant Marie-Antoinette dauphine. Il ar-

son beau visage bourbonien, sa mine nufacture royale. Au bas de son mé- des dames assises dans les fauteuils fille à la cruche cassée, symbole expres- plessis pût exécuter de nouvelles effigies hautaine et triste. A sa droite est Mme du moire, il avait « l'honneur de représen- d'or, courtisans empressés galamment sif, disait un critique, « d'un bien plus de la jeune princesse. Un commis faisait Barry, en robe de satin blanc décolletée | ter que, pour de pareilles pièces, feu | penchés vers elles, jolies mines de co- précieux qu'elle a perdu. Des fleurs remarquer à M. de Marigny, en novembre très bas, sous les colliers de perles, sa | Mme de Pompadour lui donna, en 1752, | quette, rires derrière l'éventail, tandis | qu'elle tient dans son tablier représen- 1761: « M. Jeaurat n'a aucun portrait de petite tête rejetée en arrière par ce geste | pour récompense et honoraire, par cha- que Zamor, le page noir, et Mirza, la tent non moins ingénieusement la légère | Mmc la Dauphine. Des deux qui ont été de fierté qui n'enlevait rien au charme cune pièce, cinquante louis ». Devant le fine levrette, jouent parmi les traînes de et futile récompense qu'elle en a reçue. faits, l'un est dans la possession de Le pavillon achevait de s'édifier dans que ce premier échec cause à toute per- Il faudrait emprunter le tableau qu'a villageoise robuste, les bras sont charnus | propos. » et animés du sang qui y circule.

Dans les cadres à trophées, enguirlan-Mlle de Clermont, fille de Mlle de grâce superficielle de son pinceau, le co-

Gauthier-Dagoty fils aîné, qui la grava vérifier ses acquisitions. Elle se moquait ensuite en noir et en couleur. Il nous gentiment des amateurs qui se laissent montre la jeune femme assise devant sa | prendre au charlatanisme des mar-Sèvres, où de petites sleurs en guirlan- | dans une couronne de roses. On voyait, | de chasse, trophées champêtres, qui se | table de toilette, avec Zamor lui portant | chands; elle écrivait, en 1782, à « son tement de la comtesse est au premier large peignoir blanc s'ouvrant sur une sez parsaitement, spirituel abbé, les suite de l'orangerie se trouve la chapelle | hors des engageantes de dentelles, tien- ouvrages; mais M. le duc prétend que mes de leurs enfants. Un récollet de bententrois lourds rouleaux que reslète la étiez si sier d'avoir à si bon marché, Ce deuxième salon s'ornait encore de Saint-Germain vient officier tous les di- glace posée sur la table drapée, et l'on comme on aurait inscrit Delille sur les quatre compositions de Vien. Mme du manches, on a, dans les comptes de se demande par quel prodigieux effet jardins de Le Nôtre pour en doubler le Mme du Barry, l'énumération des os- | d'optique cette image peut-ètre perçue | prix. » tensoirs, calices, burettes d'or à l'usage | par le miroir. Les grands yeux bleus, frangés- d'ombre, sont d'une douceur

> son enfantine espièglerie. Greuze, lui aussi, a peint la favorite, boucles folles sur les épaules; de la livres. Vien, « le sectateur des Grecs », . Au château de Louveciennes, nous re- main, elle tient le thyrse, et l'expression

Watteau, l'intimité de Chardin, la sen- Mlle Luxembourg, couronnant la lesualité de Boucher, avec tout l'esprit et vrette Mirza; Zamor, et un petit enfant, la volupté du siècle. Dans les apparte- | fils du concierge de Louveciennes; etelle ments dominait le goût nouveau, tourné | gardaît une toile du même artiste, repréavec l'étiquette de la Cour. Louis XV soie par la variété des tons, fort cher », de glace reflétèrent souvent les scènes Robert, une marine de Vernet. Le Greuze riva que les bâtiments du Roi durent, un

Sa figure est pleine de la douleur naïve | Mme du Barry et l'autre est à Vienne... sonne honnête. Quant au faire, il est su- | Mme du Barry, ce que M. Pierre ménapérieur; les chairs ont cette fermeté d'une | gera. si M. le directeur général le juge à

RÉDAC

Chez M

Reines de

La Viè c

Les fêtes

A l'Etrai

Les mass

Au fond

Le maréc

Journaux

La grève

L'Alliance

L'affaire

Gazette (

Rei

quatre-

précisé

s'appel

Des pla

épargn

longév

lassabl

notre t

toutes doigts.

seule

homm

guere

etre tre

femme

s'il s'a

l'abser

lecteur

dans 1

ecrire

Mais,

fémini

téraire

ne se i

tre se:

Les'

treme.

la pro

ponde

désirs

fortun

ler de

On ap

exemy

étrang

dans d'hui, comm

Je ne

110 08

gere. tectio

quinz

CEUVI

avec d'inte

lon..

grad

vous lante czbr

l'am eter

fém la p sava d'in bole fem de s et Mik fait

frai L'u bâc rieu sen les

pro ou ces nan l'an son pan n'a gal acces a

Editeurs-propriétaires, Enoch et Cic.

MOND

quete

DUMC

THO?

Amis

La galerie des tableaux de Mme du Barry comprenait beaucoup d'autres C'est dans le salon carré que Louis XV, ce sera la seule demeure de Mme du dés de myrte et de roses, l'effigie de la cuvres commandées par elle, ou acheau retour des chasses de Marly, venait | Barry. Elle date de Louis XIV, qui la fit | comtesse souriait: Flore, Muse, élégant | tées en son nom. M. de La Borde, preparfois se reposer. Les larges baies ou- bâtir pour le baron de Ville, gentilhomme | cavalier, portraits de Drouais dont la mier valet de chambre du Roi, lui série, plus tard, sera continuée par Mme | rapportait des peintures d'Italie; la Marly. Le duc de Luynes parle dans ses Vigée-Le Brun. Le peintre attitré de la marquis d'Arcambal lui acquérait, d'un favorite était bien plus l'héritier de Nat- seul coup, plusieurs morceaux de vaciennes, en 1737, alors qu'il appartenait | tier que du profond Latour; mais la leur. La vente Choiseul lui procura aussi quelques jolis tableaux. Et ella payait vingt mille livres le fameux Charraffinée de sa facture avaient plu à Mme | les I , de Van Dyck, qu'on dit du cabidu Barry. Comme on l'a vu, il exposa le | net Crozat de Thiers: « un portrait de portrait de la maîtresse à chaque Salon | famille », avouait-elle modestement; et vit mourir, en 1768, le prince de Lam- du Louvre; sa femme et ses élèves l'ai- de fait, par les Barrymore, les du Barry

> Si sûre qu'elle fût de ses connaissan-Une des plus piquantes effigies de la ces artistiques, etle crut raisonnable de favorite fut peinte, en 1771, par J.-B.-A. s'attacher un expert, M. Boileau, pour son café. Elle est toute blonde, dans un | poète », l'abbé Delille: « Vous connaisnaire, elle en mettait si peu. Ses mains, | ployez ses couleurs dans vos charmants nentd'un geste maniéré une tasse d'ar- votre riante imagination a appliqué le gent. Coiffée à boucles, ses cheveux tom- nom du Poussin sur le tableau que vous

> Les inventaires de l'époque révolutionnaire indiqueront un grand-nombre mélancolique, alors que la bouche garde | de peintures au château de Louveciennes. Vien y est nommé, non seulement pour les quatre panneaux du pavillon, mais aussi pour quatre tableaux de genre: La marchande d'amours, qu'avait commandé pour la comtesse le duc cueillant des roses et l'autre « pinçant Vernet, une marine: d'Hubert Robert « des ruines dans lesquelles on fait une offrande à Vénus ». Les écoles flamande et hollandaise étaient représentées par guette de Téniers, un paysage de Jean Wynants, et une femme nue de Cornélis

> > rideau de taffetas vert. » La peinture d'histoire, revenue à la mode, figurait chez elle par quatre grandes compositions, dont le Roi lui avait fait présent, et qui provenaient de l'an-cienne galerie de Choisy. Les sujets en semblent sévères : Auguste fermant le temple de Janus, par Carle Vanloo; L'empereur Trajan recevant la requête par Vien... Comme on est loin, quand on lit cet essai de catalogue, des peintures licencieuses qu'on a gratuitement

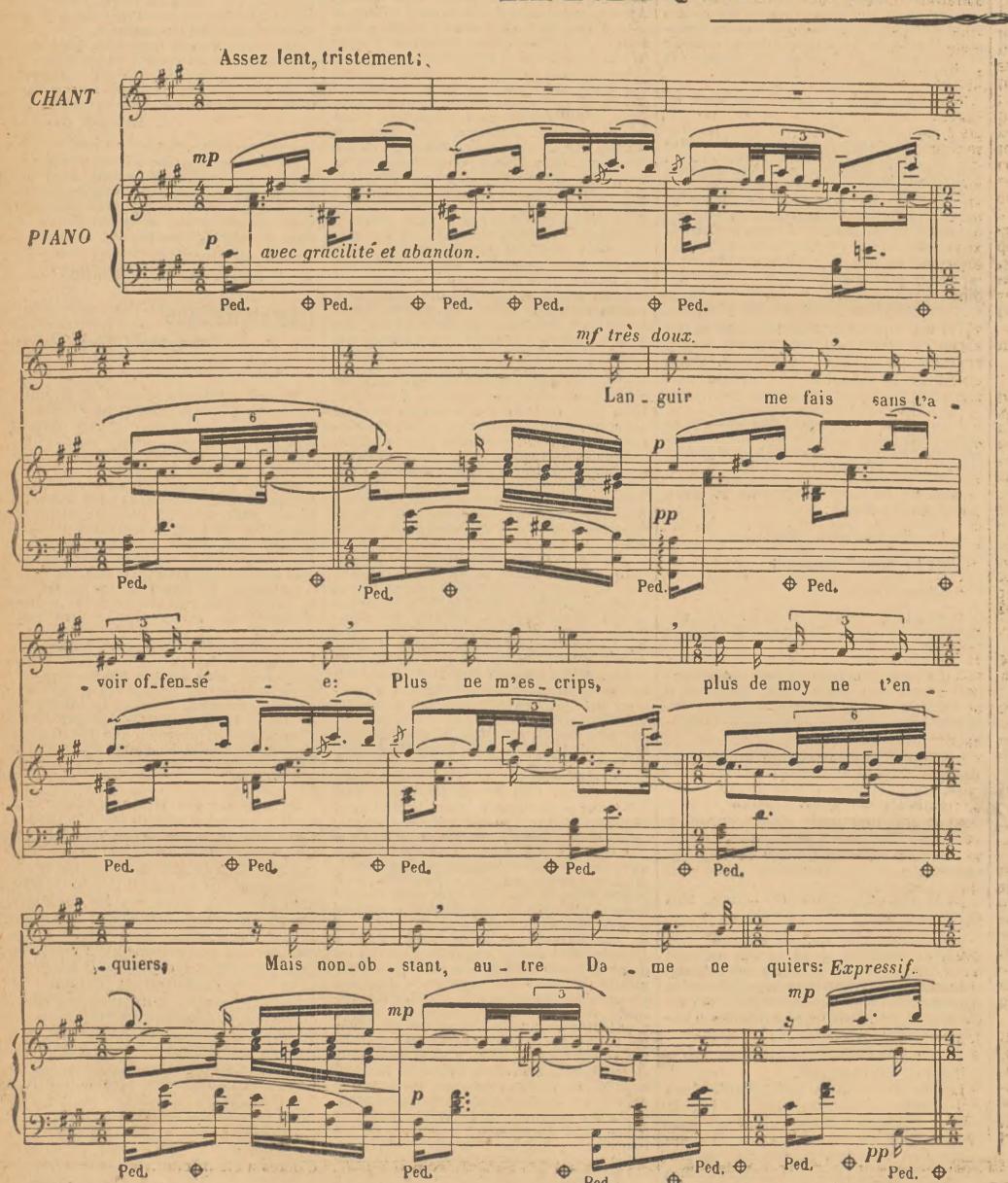
Poelenburg, pudiquement voilée « d'un

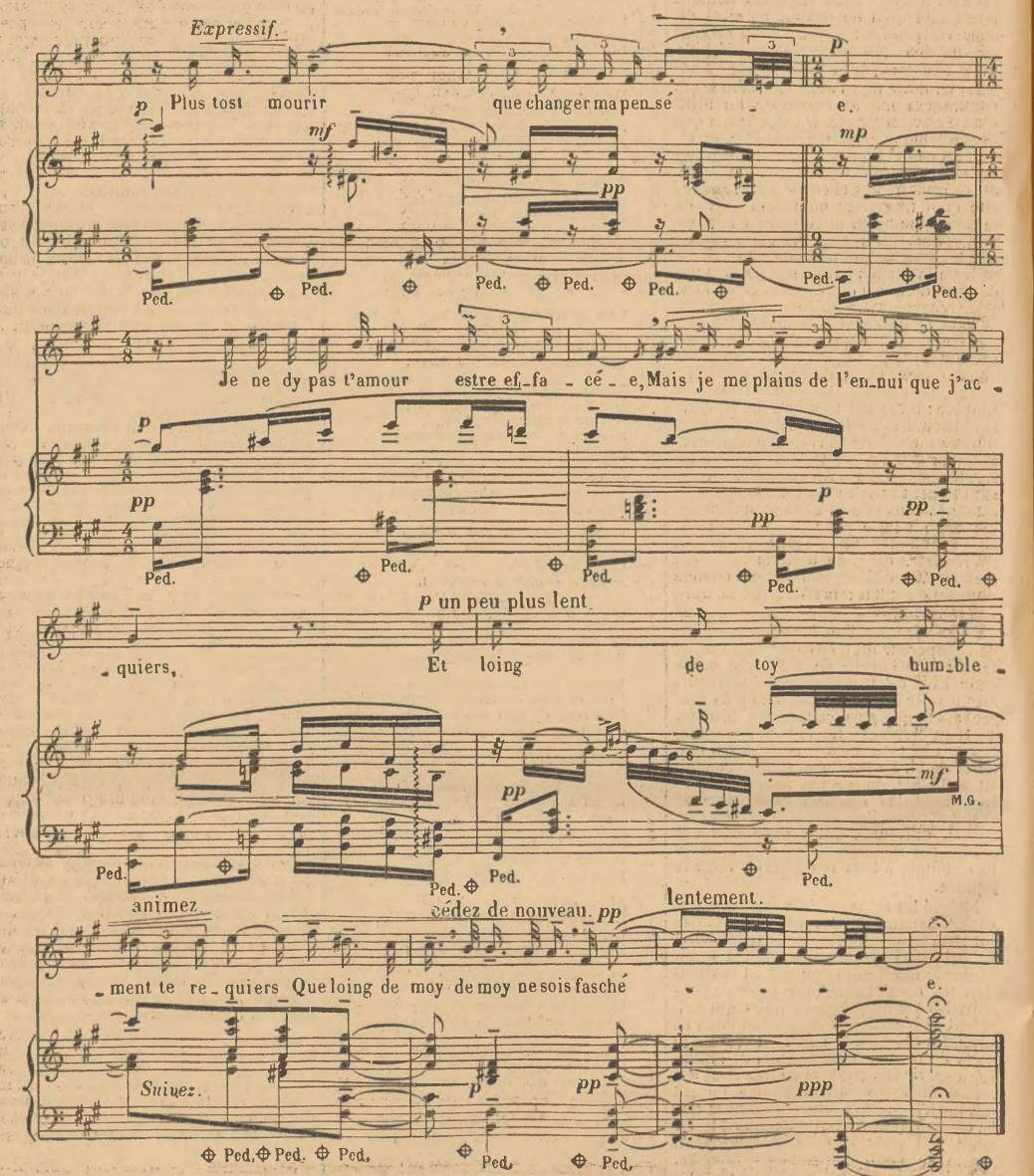
prêtées à Mme du Barry! Claude Saint-André.

Imprimeur-Gerant: QUINTARD.

66 LANGUIR NIE FAIS

Chanson de Clément Marot MUSIQUE DE GEORGES ENESCO





Ayuntamiento de Madrid